Promenades dans LA ROCHE



1996

EDITORIAL

Voici la cinquième livraison de notre publication annuelle, *Promenades dans La Roche*. Le nouveau conseil municipal a en effet décidé de poursuivre la publication de ce « magazine », dont le but est de vous faire mieux connaître les activités et le patrimoine de notre commune.

Cette année, la nature tient une bonne place dans ces pages : méconnue (les orchidées, les plantes de l'arboretum) ou redoutée (les vipères), la flore et la faune de La Roche-Guyon peuplent nos coteaux depuis, pour certaines espèces, bien plus longtemps que nous.

L'histoire est toujours au rendez-vous, au travers des portraits des « grandes dames » de La Roche et des souvenirs de M. Roland Guy.

Enfin, qu'ils soient silencieux comme les planeurs ou pétaradants comme une motocyclette et le bonhomme Carnaval, des objets saisonniers ou quotidiens nous ont fourni matière à articles.

En espérant que vous prendrez plaisir et intérêt à lire ces textes, la municipalité vous souhaite une heureuse année au village.

SOMMAIRE

4 - 11	900 ans d'histoire à travers textes et documents : Perrette de La Rivière et Marie de La Roche (Alain Quenneville)
12 - 17	La peur des vipères : - La vipère péliade (Clarisse Prault et Thierry Delahaye) - La symbolique du serpent (Philippe Fossé)
18 - 19	Au bout du chemin, l'arboretum (Thierry Delahaye, illustrations de Patrick Potel)
20 - 21	Subtiles orchidées (Gérard Blondeau)
22 - 24	La famille Guy (Jean-Marie Courgeon)
25 - 27	Mets de l'huile (Charles Destailleurs)
28 - 30	Le bonhomme Carnaval (Thierry Delahaye)
31 - 33	Les ailes du silence (Philippe Fossé)
34	La bille et le variomètre (Françoise Bernard)

LA ROCHE-GUYON : 900 ANS D'HISTOIRE À TRAVERS TEXTES ET DOCUMENTS

Deux dames de La Roche-Guyon aux destins très différents : voici l'évocation des vies de Perrette de La Rivière, courtisane comblée d'honneurs parce que loyale et fidèle à son souverain, et de Marie de La Roche, épouse, veuve et mère malheureuse dont la vie ne fut qu'une succession de procédures.
Deux existences qui reflètent ce que fut la fin du Moyen Age, période de l'affermissement du pouvoir royal qui tente de s'attacher l'aristocratie et des dernières menées des féodaux qui n'ont qu'un but : agrandir leurs fiefs et accroître leurs biens par tous les moyens.

PERRETTE DE LA RIVIERE

Perrette de La Rivière est le premier personnage de notre histoire locale dont on puisse, avec quelque exactitude, retracer la vie. Grande dame de la fin du Moyen Age, son existence, fort longue (85 ans), débuta en 1390, sous le règne de Charles V alors que la guerre de Cent Ans, selon G. Duby, connaissait la «longue pause d'une paix reconquise».
Après son mariage avec Guy VI de La Roche vers 1408, Perrette de La Rivière vécut à La Roche-Guyon. Veuve en 1415, elle dut quitter sa terre en 1419, alors que les Anglais reprenaient une à une les places fortes françaises.
A la Cour, où elle fut première dame d'honneur de la reine Marie d'Anjou (de 1422 à 1463), elle vécut l'épopée de Jeanne d'Arc (1429-1431), la reconquête de Paris (1436), celle de son fief (1449), la révolte du dauphin (futur Louis XI) contre son père (1456). Retirée, probablement sur ses terres d'Auneau, elle rédigea son testament en 1463 et dut mourir en 1475.
Fille de Jean Bureau de La Rivière (près de Falaise) et de Marguerite d'Auneau (près de Chartres), Perrette naquit un peu avant le 5 juin 1390. Son père fut l'un des plus intimes serviteurs de Charles V ; premier chambellan du roi, administrateur du trésor royal, c'est entre ses bras que le souverain rendit son dernier soupir en 1380 :
«...leur dit alors le roy :
«Mes amis, allez-vous-en et priez pour moi et me laissiez afin que mon travail soit fini en paix». Lors, fut tourné sur l'autre côté, tost après, tirant à l'angoisse de la mort...commença à labourer à la dernière fin...et entre les bras du seigneur de La Rivière, que moult chèrement il aimait, rendit l'esprit à Nostre Seigneur, à l'heure de midy, le 24e jour de septembre, ledict an 1380 et le 44e de son âge, le 17e de son règne» (Christine de Pisan).
Confirmé dans ses fonctions par Charles VI et ses oncles tuteurs, il est emprisonné en 1392 pour avoir refusé à l'un d'eux (Philippe le Hardi, duc de Bourgogne) le versement de 30 000 écus sur le trésor royal.
A sa mort, en 1400, il fut enterré à Saint-Denis, aux pieds de Charles V :
«...par considération de ses très grands et notables services, reçus de lui, et pour la singulière affection qu'il lui portait, ordonna ainsi de son vivant, et le roi Charles VI le confirma et aussi les ducs de Berry, de Bourgogne, d'Orléans et de Bourbon.»

Un écuyer de bonne mine
Guy V de La Roche, de son côté, fut appelé à faire partie du Grand Conseil réorganisé le 28 juillet 1406. Chambellan du roi, il fut institué en 1407 capitaine et gardien d'Harfleur. Panetier de France, il était à ce titre l'un des grands officiers de la couronne. Son fils aîné, Guyon de La Roche, futur Guy VI, était en 1400,...*«un écuyer de bonne mine que l'on trouve à la*

Cour en compagnie du jeune frère de Perrette, Jacques de La Rivière.»
« Les trois familles, la Rivière, la Roche-Guyon et des Bordes, habitaient dans l'espace occupé maintenant par les Archives Nationales, des hôtels à peu près contigus...» (Siméon Luce, 1893).



△Jean Bureau de La Rivière, chambellan, ami et conseiller intime de Charles V.

Guy V mourut en 1411, après avoir recueilli la baronnie et vicomté de Roncheville dans l'héritage de Jeanne, sa mère.
«Le possesseur du fief de Roncheville était investi d'une haute prérogative, il avait seul le droit de porter à la guerre la redoutable bannière des anciens vikings, le terrifiant «Draco normannicus», le dragon des ducs de Normandie.» (S. Luce)
Guy VI mourut à Azincourt, le 25 octobre 1415 ; Siméon Luce conclut ainsi cette glorieuse fin :
«Le dragon normand, peint sur la bannière du baron de Roncheville, n'avait pas voulu reculer!»
Perrette de La Rivière restait veuve avec trois enfants. Elle soutenait alors la cause des Armagnac comme ses voisins de Château-Gaillard et des deux Goulets. En 1419, les villes de Rouen (le 13 janvier), de Vernon (le 3 février), de Mantes (le 8 février) furent prises par les Anglais. La Roche-Guyon fut assiégée en même temps que ces deux dernières. Rouen avait été trahie par l'un des siens, Guy le Bouteillier, capitaine général.
Le détachement envoyé devant La Roche-Guyon sous les ordres de Richard de Beauchamp, comte de Warwick, fut grandement surpris de rencontrer une résistance aussi opiniâtre. Le siège dura trois mois selon Enguerrand de Monstrelet, six mois selon le Religieux de Saint-Denis et Perrette elle-même qui le déclara dans une plaidoierie en 1457.

Le siège de La Roche-Guyon
La défense de la forteresse était organisée par trois chevaliers : Hugues d'Omville, Charles de Saint-Clair, Jean d'Annebaut et un écuyer, Jean de Chambray. Le 28 avril 1419, ces quatre défenseurs reçurent un sauf-conduit du roi d'Angleterre et quittèrent le château mais la dame s'y trouvait toujours. Le 20 juin, Henri V d'Angleterre qui se trouvait à Mantes lui demanda une entrevue au terme de laquelle elle dut partir.
Voici, selon les chroniqueurs Juvénal des Ursins et Enguerrand de Monstrelet, le

récit du siège :...*«L'an susdit* (1419), *fit faire le dit roi* (Henri V d'Angleterre) *siège devant le Chastel-Gaillard et la Rocheguion, lesquelles étaient deux des plus fortes places du duché de Normandie et les tenaient les gens du Dauphin... La dame de la Rocheguion était dedans le chastel, elle et deux beaux fils et une fille qu'elle avait du seigneur son mari* (erreur, elle avait un fils et deux filles) *; elle avait tant à cause d'elle que de ses enfants plusieurs belles terres et seigneuries et le château était richement garni de meubles.»*
Le 20 juin, donc, certainement par manque de vivres, il fallut capituler ...*«Lors lui dit le sire* (Henri V d'Angleterre), *si elle voulait, pour elle et ses enfants qui estaient jeunes, lui prêter serment il leur laisserait, à elle et à sesdits enfants, ses meubles terres et seigneuries ; sinon, il aurait sa place et ses biens ; mais elle, mue d'un noble courage, aima mieux perdre tout et s'en aller, dénuée de tous biens, elle et ses enfants, que de se mettre avec ses enfants ès mains des anciens ennemis de ce royaume et de laisser son souverain seigneur ; ainsi elle en partit et ses enfants dénuée de tous biens.»*
Le roi d'Angleterre donna la seigneurie de La Roche-Guyon à Guy le Bouteillier ; il conserva jusqu'à sa mort (1439) tous les biens qui appartenaient précédemment à Guy VI de La Roche. A sa mort, son fils lui succéda jusqu'en 1449, date de la reprise du château.
La garnison anglaise, pendant cette période, se composait de 28 hommes : un lieutenant et 19 archers payés par le roi et 8 hommes qu'entretenait Guy le Bouteillier à l'aide d'une somme de 800 livres allouée par le roi d'Angleterre. Le 13 novembre 1438, Bérard de Montferrand, chevalier anglais, vint inspecter la garnison de La Roche-Guyon. S'y trouvaient 116 hommes, dont 28 Anglais, commandés par Robert Semart, écuyer. Voici l'inventaire qui fut dressé à cette occasion :

Ung ribaudequin gectant plomb et une couleuvrine estant en une petite chambre sur le hault chastel .....*5 livres*
Deux couleuvrines gectant chacune trois plommées .....*15 livres*
ung petit ribaudequin .....*25 sols*
trois autres couleuvrines .....*18 livres*
En une autre chambre sur les murs du dit hault chastel, une grosse couleuvrine gectant six plommées .....*11 livres 14 sols*
En la grosse tour, ung petit ribaudequin et une couleuvrine .....*6 livres*
un canon à trois chambres de quatre poulces de pierres .....*20 livres*
une arbalète d'acier nommée Talbot .....*17 livres 11 sols*
une arbalète de bois .....*3 livres 7 sols 9 deniers*
Sur ladite chambre trois arbalestres d'acier .....*26 livres 6 sols 6 deniers*
deux arbalestres de Roumenie .....*7 livres*
douze cents de dondaines .....*37 livres*

.....

En la chambre où gisait feu mgr de La Roche en ladite tour une grant arbaleste d'acier nommée Montferrant .....*24 livres 8 sols*

En l'armurerie du haut chastel et donjon
quatre cents dondaines .....*12 livres*
huit cents de traits communs .....*8 livres*

.....

Au chastel d'en bas, dit «les sales» en la chambre ou feu mondit signeur
deux cents de traits communs .....*2 livres*
quatre cents de chausses trappes .....*8 sols*

Cet inventaire se poursuit par l'énumération des traits, boucliers, lances, carquois, pelles, 300 livres de poudre à canon,...etc. Pour résumer, l'on trouvait 3 ribaudequins (canons à plusieurs fûts parallèles), 5 couleuvrines (canons à fût long, monté sur roues), un canon à pierres et 18 arbalètes, environ 6000 traits et 3000 chausse-trappes (projectiles hérissés de pointes en fer).

Dame d'honneur de la reine

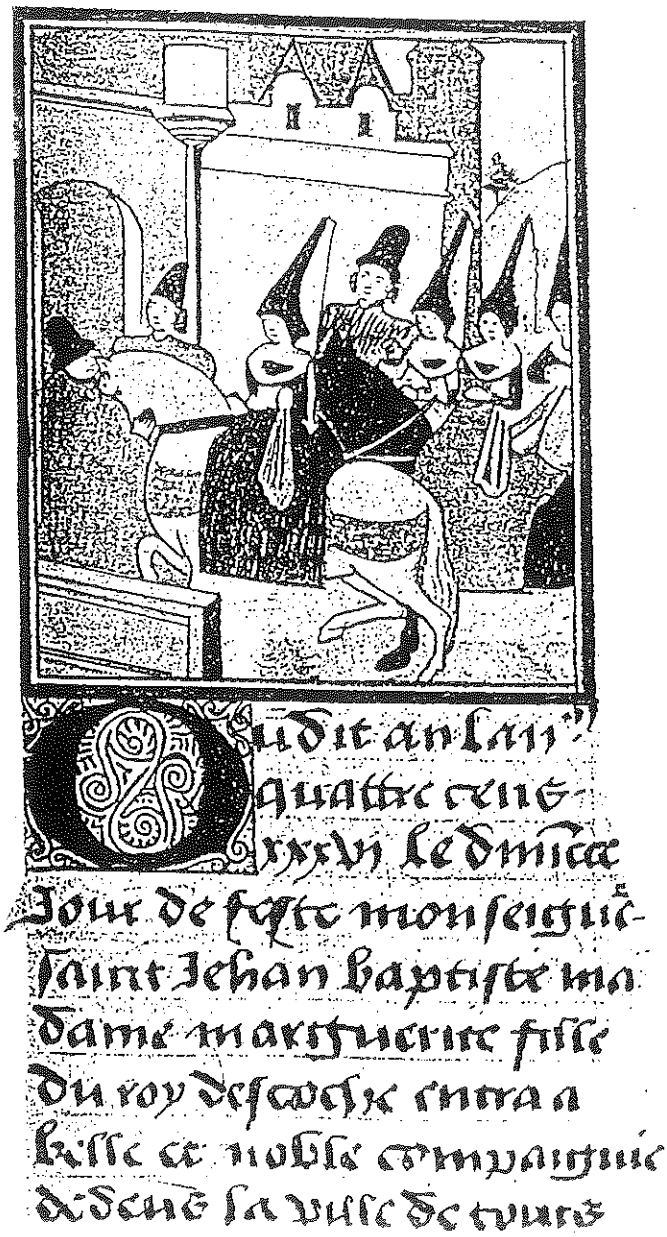
Ayant refusé de se soumettre aux demandes du roi d'Angleterre, Perrette de La Rivière et ses trois enfants : Guyon (10 ans), Marguerite et Catherine durent s'exiler auprès du dauphin, le futur Charles VII. Sa Cour, à Bourges, «tantôt somptueuse, tantôt misérable était un foyer d'intrigues» (G. Duby).

L'on retrouve la trace de Perrette de La Roche, dame d'honneur de la reine dès 1422, dans quelques événements marquants :

1436 : *«A Niort, Marguerite d'Ecosse rencontre Mmes de La Roche-Guyon et de Gamaches que la reine avaient envoyées au devant d'elle»* (P. Champion).

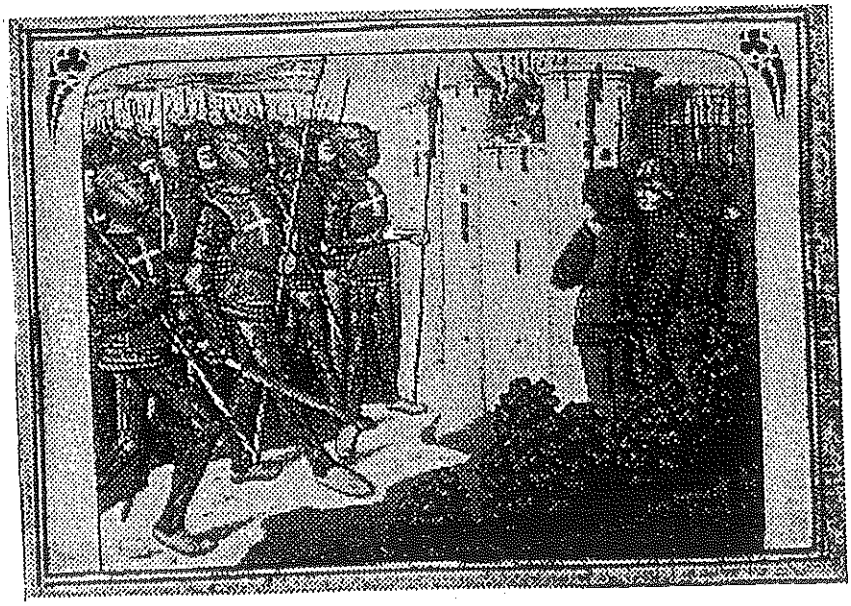
«La dame de La Roche-Guyon rejoint le roi et la reine à Tours, venant de La Rochelle» (Perceval de Cagny).

«Le 24 juin, entrée de Marguerite à Tours : elle monte une haquenée très richement habillée. Derrière elle chevauche Madame de La Roche, l'aînée, et plusieurs dames et demoiselles d'Ecosse» (P. Champion).



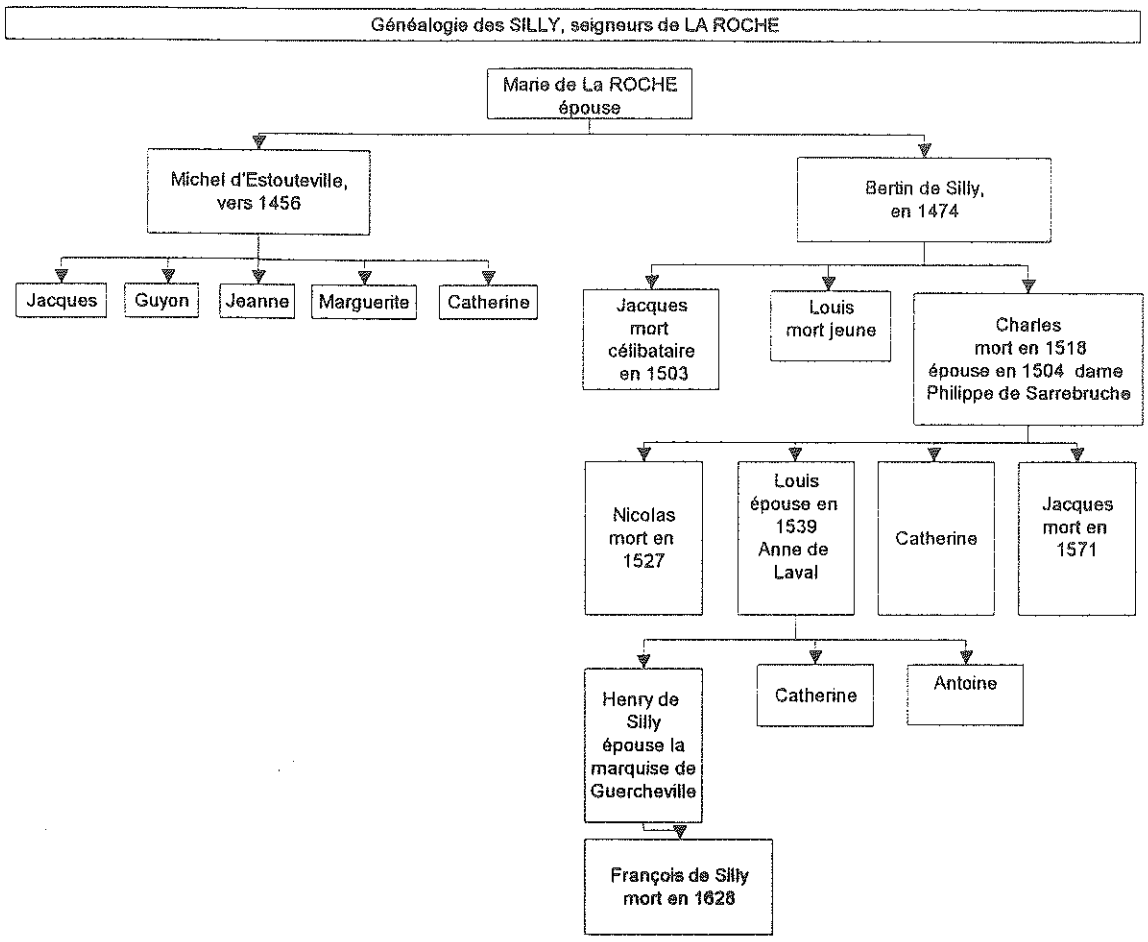
Au dit an le vingt
quatrième jour
de juin le dimanche
jour de la fête de monseigneur
saint Jean Baptiste ma
dame Marguerite fille
du roi d'Ecosse entra en
belle et noble compagnie
dedans la ville de Tours.

Perrette fut donc présente au mariage de Louis (XI) et de Marguerite d'Ecosse.
1440 : La troisième enfant de Charles VII et de Marie d'Anjou, Catherine de France, est fiancée à Charles le Téméraire :
...«*avec la princesse à Reims, y avait, le jour de la Pentecôte, jusqu'au nombre de douze tant dames que demoiselles pour la convoyez, et y estait par dessus toutes sa gouvernante Mme de La Roche...*».
Marraine de Charles de France, frère de Louis XI, Perrette resta à la Cour jusqu'à la mort de la reine, en 1463.
Cette même année, elle rédigeait un premier testament dans lequel figure un don de 60 écus d'or pour la chapelle de La Roche-Guyon.
Trois ans plus tard, elle précisait ce testament en ordonnant que sa sépulture ait lieu en l'église de Saint-Loup à Césy - près d'Auxerre.
La dernière trace que l'on ait de Perrette de La Rivière est cette requête du 5 janvier 1476 :
...«*Jean de Giverlay, écuyer, requiert que dame Marguerite de La Roche, dame de Vergy, soit condamnée et contrainte à exhiber et mettre l'inventaire des biens demeurés du décès de feu dame Perrette de La Rivière, sa mère...*»
C'est à sa petite fille, Marie de La Roche, que Perrette légua ses biens propres : elle était dame de La Roche-Guyon, d'Auneau, de Rochefort, d'Attichy et de Trye, vicomtesse de Roncheville.



MARIE DE LA ROCHE

Marie de La Roche, fille unique de Guy VII de La Roche et de Catherine Turpin de Crissé, se maria deux fois.
Recluse par son premier mari puis en procès avec ses fils, elle passa le temps de son second mariage en tractations.
Par son remariage avec Bertin de Silly, en 1474, le fief de La Roche-Guyon devint propriété de cette famille ; il le resta jusqu'en 1628.



Vers 1456, Marie de La Roche épousa Michel d'Estouteville, héritier d'une illustre famille normande. Son père, Louis, fut Grand Sénéchal et gouverneur de Normandie, capitaine du Mont-Saint-Michel. La famille d'Estouteville vivait au château d'Hambye, en Cotentin.
Après son mariage, c'est donc en ce château, à quatre lieues de Coutances, que résida Marie de La Roche. Son père vivait le plus souvent à La Roche-Guyon et sa mère à Angers, en son hôtel particulier : elle n'avait conservé, comme bien propre, sur le fief de La Roche, qu'une maison à Jeucourt (entre Tripleval et Bennecourt).
Au décès de son beau-père,
«...Michel d'Estouteville n'assista pas aux obsèques...mais après ledit trépas icelluy Michel et son frère vinrent audit lieu de La Roche et emportèrent, tant or que argent, vesselle, bagues, joyaulx, tapisseries, lettres, titres et autres renseignements,

artillerie, arbalètes et autres meubles, montant à grand somme de deniers tant qu'il ne demeura rien audit lieu de La Roche-Guyon, tellement qu'on n'y eût su coucher ni loger ; lesquels biens ils emportèrent, soit par bateaux, à Rouen où le seigneur de Briquebec (frère de Michel d'Estouteville) *était capitaine du château, soit à Hambye, résidence dudit Michel d'Estouteville et est de ce tout notoire et manifeste en ce pays.»* (In Mémoire et instruction au Conseil de noble et puissant seigneur de Silly).

En 1463, Michel extorqua à sa femme des procurations la privant de la disposition de ses terres d'Auneau et de Rochefort.

L'abandon du château de La Roche-Guyon amena la négligence dans l'entretien des bâtiments et des terres. Michel d'Estouteville encaissait les revenus de ces terres mais refusait de payer les dettes de la succession de son beau-père.

Enfin, selon le témoignage d'une servante, recueilli en 1502, Michel d'Estouteville entretenait *«trois femmes ordes et paillardes qui proféraient jusque près de l'huys* (la porte) *de la chambre de la châtelaine, des paroles et mocqueries injurieuses».*

Sa robe percée au coude

Michel d'Estouteville mourut en 1469 ; son fils Jacques devint seigneur d'Estouteville et de Hambye.

Marie de La Roche voulut alors reprendre ses meubles, tous ses biens et ses droits sur ses domaines de La Roche-Guyon et Auneau. Elle s'aperçut très vite que les intentions de ses fils, soutenus par leur oncle, Jean de Briquebec, étaient de la maintenir dans une étroite dépendance.

Elle résolut alors d'appeler sa mère à l'aide.

«...Elle escripsit (écrivit) *à sa mère de la venir chercher ou qu'elle dévalerait* (sortirait) *par une fenêtre et yrait bouter en quelque couvent pour la sécurité de sa personne».*

Sa mère arriva donc à Hambye, sous escorte respectable. Pendant son séjour *«...Madame Catherine Turpin fit des remontrances audit Jehan de Briquebec et réclama le douaire et les meubles de sa fille ; et lui répondirent l'oncle et les neveux qu'elle allast à tous les diables et qu'elle n'aurait et n'emporterait riens en disant autres paroles injurieuses».*

Les fils de Marie et son beau-frère n'osèrent pas s'opposer à son départ pour Angers, où résidait sa mère, mais elle ne put rien emporter...Ses filles, jeunes encore, restèrent à Hambye.

«...Ladite dame n'emportait riens, sinon sa robe percée au coude et, sous son bras, ung petit chien appelé Papillon.»

D'Angers, elle revint à La Roche-Guyon où l'abandon était complet : planchers, plafonds effondrés, aucun entretien, aucune réparation, à peine quelques meubles ; un des écuyers déclara que les lits manquaient pour une partie des arrivants.

«...Voyant les griefs que continuaient de lui faire ses enfants, Marie de La Roche-Guyon obtint en novembre 1474 des lettres royaulx datés d'Amboise, adressées au bailly du Cotentin pour les poursuivre en justice. Mais lesdits enfants, persévérant en leur mauvaise volonté, tinrent longtemps leur mère en de grandes involucions de procès et de grands frais ; car il fallait qu'elle envoyât à toutes les assises, devant le bailli de Cotentin, gens de conseil et autres...

...A cette cause, voyant ladite dame qu'elle était femme seule, laquelle, de soy, ne pouvait poursuivre ses droits, ni gouverner sesdites seigneuries, par le conseil d'autres parents et amis, se décida soy marier, et, environ quatre ans après le trépas de Michel d'Estouteville, fut traicté le mariage d'entre elle et noble et puissant seigneur, Monseigneur Berthin de Silly, seigneur de La Houlette, conseiller et chambellan du feu roy Loys...»

Le guet-apens de Jeucourt

Le mariage de Bertin de Silly et de Marie de La Roche eut lieu en 1474, ce qui surexcita l'animosité des Estouteville.

Bertin de Silly reprit le procès contre ses beaux-fils ; ce procès dura 14 ans.

Un jour de 1475, Bertin de Silly s'en alla *«chasser le lièvre au chien courant en la garenne de Gommecourt, la dame, étant alors enceinte, était restée au château».*
Précisément, le même jour, Jacques d'Estouteville se trouvait à Jeucourt avec la mère de Marie de La Roche, essayant de trouver quelque arrangement.
Récit de deux enfants qui faisaient alors des fagots entre Gommecourt et Limetz :
«...Depuis quelques temps, Berthin de Silly chassait le lièvre avec ses compagnons, quand, tout à coup, une troupe de cavaliers venant de Jeucourt leur barra le passage ; en tête de la troupe accourait Jacques d'Estouteville, reconnaissable à sa longue chevelure, secouant la tête et agitant une javeline. Il se précipita sur Berthin de Silly, lui porta à la poitrine un coup violent qui le fit choir de cheval.»
Jacques d'Estouteville fit, bien-sûr, un récit contradictoire et le «guet-apens de Jeucourt» fit l'objet d'une enquête royale.
En 1488, les frères d'Estouteville se décidèrent à tenter une démarche personnelle auprès de leur mère à La Roche-Guyon :
«...Jacques monta à cheval jusqu'au château parce qu'il était déjà perclus de goutte : il fut descendu de cheval et mené en la salle où était sa mère ; il lui dit qu'il lui cryait merci et demandait pardon. Elle respondit : Jacques, je ne vous demande rien ; baillez-moi ce qui est mien, et ne me faites plus de mal, et je vous pardonnerai.»
Le 14 décembre 1488, un accord fut signé entre la mère et les fils : elle reçut 100 000 livres tournois et ses fils reconnurent que le seigneur de La Roche-Guyon et sa dame, leurs enfants, seraient et demeureraient *«...à toujours propriétaires de la terre, seigneurie et castel de La Roche-Guyon, Vétheuil, Freneuse, Maudétour en Vexin français et des terres d'Auneau, Rochefort, Voyse, Crosnes, Courchamps et autres terres situées en pays chartrain et en la contrée de Montfort-l'Amaury.»*
Les dernières années de la vie de Marie de La Roche furent plus calmes et l'on peut penser que la trêve fut à peu près respectée.
Elle mourut de 14 janvier 1497 et fut inhumée dans la sépulture seigneuriale du prieuré de La Roche-Guyon, dans un tombeau surmonté de sa statue couchée.

Alain QUENNEVILLE

La peur des vipères

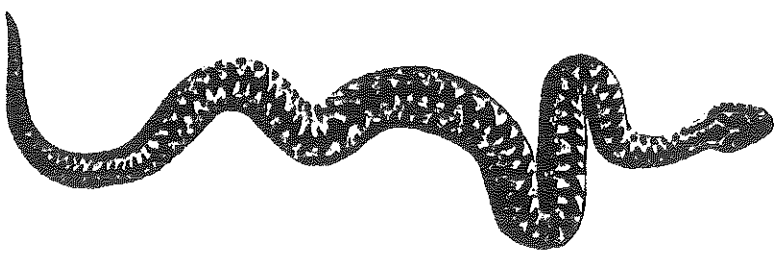
L'histoire de l'homme et du serpent est une histoire qui commence mal. Au jardin d'Eden, selon la Genèse, « Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal », dont Adam et Ève ne devaient pas cueillir les fruits.
Tentée par le serpent, Ève « vit que l'arbre était agréable aux yeux et désirable pour acquérir l'intelligence ». La femme et l'homme ayant croqué la pomme, ils accédèrent à la connaissance. Aussi Dieu les chassa-t-il du Paradis.
Nous avons gardé depuis la nostalgie du jardin délicieux, et transformé la pomme et le serpent en symboles de la tentation, du mal et de la chute. Et si nous continuons à manger des pommes, nous craignons et nous chassons les reptiles de nos jardins.
Depuis vingt ans, lézards, orvets, couleuvres et vipères sont protégés par la loi. Leur enlèvement, destruction, mutilation, capture et naturalisation sont complètement interdits. S'il n'existe donc plus dans les campagnes de prime à la vipère tuée, cela n'a pas pour autant empêché l'espèce de se raréfier. Même à La Roche-Guyon, où le milieu naturel a été préservé.
On voit cependant aux beaux jours quelques vipères paresser dans les charrières, sur les crêtes ou glisser furtivement dans les cours...

T.D.

LA VIPÈRE PÉLIADE

Les serpents ont toujours frappé l'imagination des hommes. Mais si, en France, les serpents sont particulièrement craints et haïs, il n'en est pas de même dans d'autres pays où ils sont vénérés comme des dieux (cf. l'article de P. Fossé). Parmi les serpents très redoutés, il en est un couramment rencontré en France, la vipère.
Il en existe quatre espèces :

- la vipère séoane, au Pays basque ;
- la vipère Orsini, dans les Basses-Alpes et sur le Mont Ventoux ;
- la vipère aspic, la plus courante, au sud d'une ligne Nantes-Metz ;
- la vipère péliade, qui fréquente le nord, les montagnes et remonte même au-delà du cercle polaire et dont je vais vous parler plus particulièrement, car c'est elle que vous avez peut-être déjà croisée au détour d'un chemin à ...La Roche-Guyon.



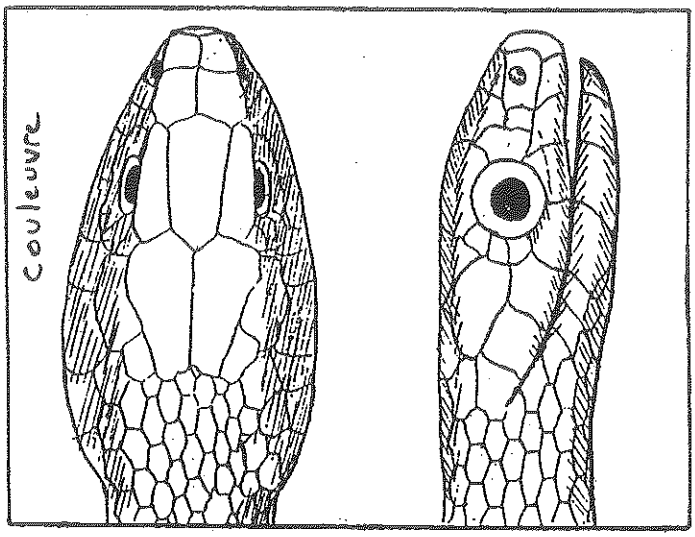
LA RECONNAITRE

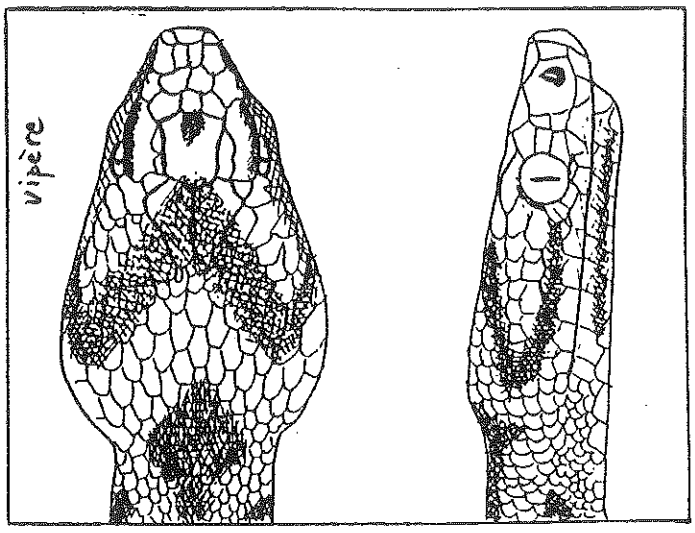
- Tête vaguement triangulaire et assez bien séparée du corps.
- Si vous la regardez dans les yeux..., pupille de l'oeil verticale.
- Dessus de la tête portant des taches noires formant parfois un V renversé (de forme plus ou moins nette).
- Bande en zigzag sur le dos.
- Elle dépasse rarement 70cm de longueur. La queue est courte et on voit bien l'endroit où elle commence.
- On la trouve partout mais surtout dans les endroits rocailleux ou broussailleux, bien exposés au soleil.
- Enfin, on remarque qu'elle porte deux ou plusieurs rangées d'écailles entre l'oeil et la bouche.
- Quand elle se déplace, elle fait des « S » qui sont serrés.

Si on l'oppose à la couleuvre

- La tête de la couleuvre est plus ovale, séparée du corps, ses yeux ont une pupille ronde.
- Son corps est très long (sauf les jeunes).
- Sa queue est longue et continue bien son corps sans qu'on puisse dire à première vue où elle commence.

- Elle se rencontre partout.
- Elle ne porte qu'une seule rangée d'écailles entre l'oeil et la bouche.
- En se déplaçant, elle fait de larges « S ».





LA CONNAITRE

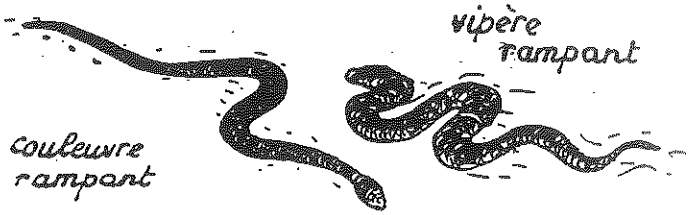
Serpent à sang froid, la vipère sort de sa cachette tôt le matin. Dès que le soleil apparaît, elle étale son corps afin de capter le maximum de chaleur. Lorsque sa température atteint 33°, elle dispose de toutes ses facultés. Elle peut alors chercher sa nourriture (ou retourner à l'ombre). Elle chasse le jour et au crépuscule.

Elle est particulièrement active quand il fait chaud, lourd et orageux. Mais le grand vent la fait rentrer dans son abri.

Elle s'accouple en avril-mai après l'hibernation. Une femelle est souvent courtisée par plusieurs mâles, qui se livrent des combats symboliques, « les danses de vipères », jusqu'à ce qu'un des mâles prenne la fuite. Le mâle fait longuement sa cour, il rampe sur le dos, cherchant à stimuler sa femelle en lui maintenant la queue plaquée au sol et en sortant vivement sa langue dans sa direction. L'accouplement peut durer plusieurs heures et deux vipères entortillées sont bien embarrassées si elles doivent s'enfuir en cas de danger.

La durée de gestation varie en fonction des conditions climatiques (elle peut excéder 5 mois). Les 10 à 14 vipereaux sortent immédiatement des oeufs pondus (la vipère est ovovivipare, d'où son nom) et mesurent entre 14 et 23 cm. Ils sont déjà venimeux. Les petites vipères muent plusieurs fois au cours de l'année pour pouvoir grandir.

La vipère péliade se retire en octobre sous une souche ou dans un terrier, quelquefois en compagnie de ses congénères ou de lézards vivipares et d'orvets. Elle se réveillera au printemps.



Dans la journée, elle se nourrit surtout de rongeurs, mais elle ne fait pas la fine gueule devant une grenouille ou un orvet. Elle mord, et attend que sa proie meure. Elle la repère à l'odeur où grâce à sa langue bifide et l'avale en général la tête la première.

Ses ennemis

D'abord, la poule, qui en grattant et en picorant partout, la dérange et mange ses petits. Ensuite, le hérisson protégé par ses épines, le putois, le sanglier et de nombreux oiseaux, dont les chouettes, les éperviers, les hérons et les cigognes.

Routes et chemins

La Seine et sa courbe, les crêtes et leurs à-pic au-dessus de notre village ont constitué, autrefois, des obstacles importants contrariant les accès et les communications.

On s'en rend beaucoup moins compte aujourd'hui ; les voitures circulent en majorité en empruntant l'axe du village, la rue du Général-Leclerc (C.D. 913).

Lorsque La Roche-Guyon avait un pont, même comme la modeste passerelle d'avant 1914, il était plus normal de traverser le fleuve pour retrouver le chemin de fer à Bonnières ou la route nationale.

Monsieur Roland Guy nous a décrit ses arrivées en vacances chez ses parents. Faisant ses études à Mantes, il prenait le train pour rejoindre Bonnières. Là, une voiture « omnibus » à cheval, d'environ six places, appelée la « patache », traversait la Seine au pont de Bonnières. Elle rejoignait Gloton et empruntait le chemin « d'en bas ».

C'était le chemin rural qui existe encore et qui traverse les champs longeant la Seine, passant sous Tripleval et Clachaloze. Ce chemin était empierré et les roues à bandage métallique faisaient un bruit assourdissant.

Il avait la fâcheuse habitude d'être recouvert d'eau l'hiver, la Seine débordant régulièrement dans ces basses prairies. La « patache » passait quand même... Ce trajet Bonnières - La Roche-Guyon durait une heure dans le meilleur des cas. Un certain Jourdain était le voiturier.

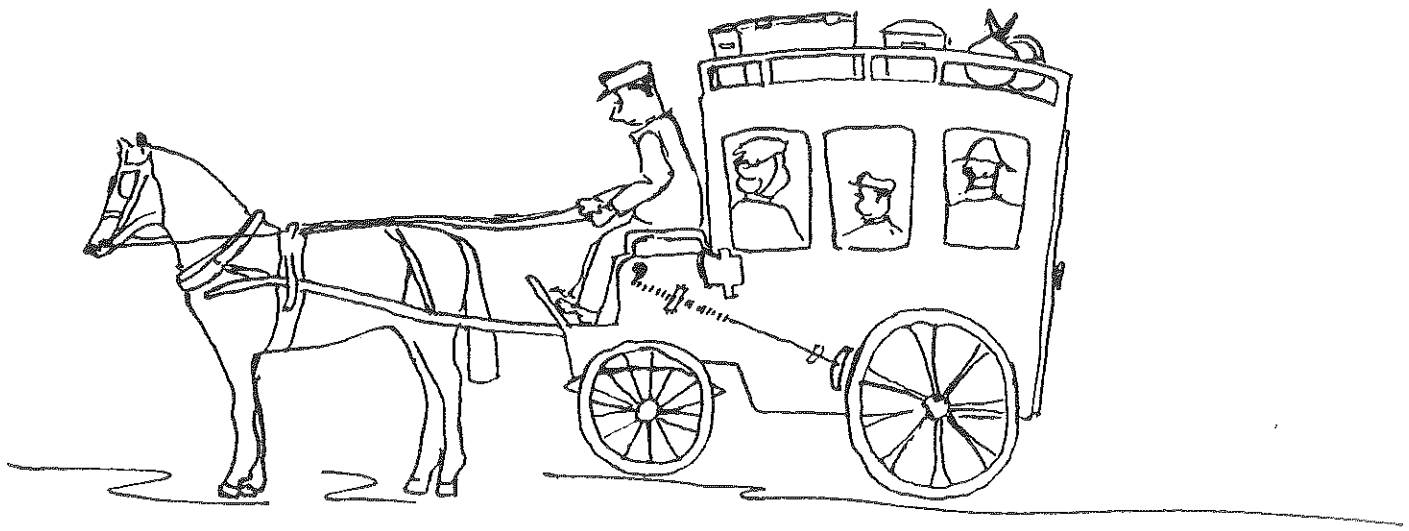
Une action départementale vivement menée par Monsieur Louis Guy, maire de La Roche, aboutit à la création de la « route d'en haut ». Ce chemin existait, il desservait les hameaux de Clachaloze et Tripleval, mais il n'était pas entretenu.

Donc, vers 1925, ce chemin devint une route, montée sur remblai, élargie et sa surface roulable régulièrement refaite. Cette route était hors d'atteinte des crues du fleuve.

Rouleau à vapeur

La route des Crêtes n'était qu'un chemin rural empierré, sans goudron. Monsieur Roland Guy nous a raconté l'opération annuelle d'entretien ! Un rouleau à vapeur arrivait régulièrement de Mantes, traînant une roulotte-caravane.

Ce convoi ne dépassait pas le trois kilomètres à l'heure ! Le conducteur venait avec sa famille ; tous logeaient dans la remorque pendant la durée des travaux.



L'APPRECIER

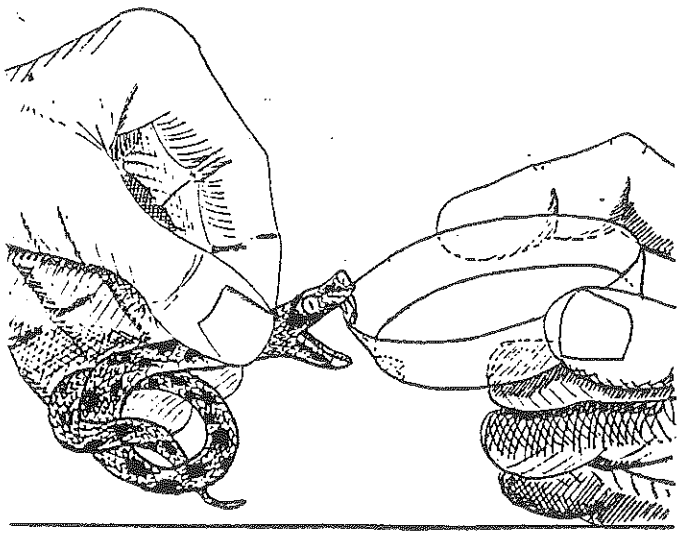
Après avoir été décimée par les hommes, la vipère, comme la couleuvre, est devenue un animal protégé. Elle nous rend de grands services en nous débarrassant de nombreux rongeurs néfastes aux cultures, à tel point qu'il est des régions où on l'a réintroduite.

Il existe un autre domaine où l'on peut apprécier la vipère, c'est ... en cuisine ! C'était par temps de famine une nécessité de la manger. La couleuvre était « l'anguille des haies » et la vipère « l'anguille des montagnes » et on l'accommodait comme telle. Mais les petites espèces donnent peu de chair, aussi un personnage célèbre, la Marquise de Sévigné avait trouvé une manière particulièrement savoureuse de la déguster.

Après vous avoir mis en appétit et vous avoir présenté les inconvénients et les avantages de ce reptile, j'espère vous avoir convaincus que la vipère est un animal victime de son image. Il est protégé, très utile et ce n'est après tout qu'un petit animal peureux à qui il ne faut surtout pas marcher sur ...la queue !

Clarisse PRAULT

(Merci à Gérard BLONDEAU et à Anne-Marie QUENNEVILLE pour leurs sources documentaires)



Comment on recueille le venin de vipère

La marquise de Sévigné (1626-1696) adorait, semble-t-il, les vipères farcies au poulet. Dans l'une de ses nombreuses lettres à sa fille, elle les lui recommandait, assurant qu'elle avait retrouvé toute sa vitalité grâce à ce mets aux qualités reconstituantes, « à la condition que les vipères fussent bien fraîches ».

On connaît d'autres usages plus anciens - et moins gastronomiques - des vipères. Dans l'Antiquité, on employait en Egypte leur chair et le bouillon qu'elle donnait pour combattre la lèpre. A Rome, on en mangeait le foie cuit afin de prévenir les risques de morsures de serpent. Si, malgré cette précaution, l'incident survenait, il fallait appliquer la tête de la vipère sur la morsure.

De tradition plus récente, la « vipérine » s'obtient en plaçant une vipère vivante dans une bouteille d'eau-de-vie où elle crachera son venin. En boire un verre guérirait les rhumatismes.

Rumeur

A La Roche-Guyon comme dans toutes les campagnes françaises, un bruit court selon quoi « on a lâché des vipères dans la forêt par hélicoptère ».

Cette rumeur paraît trouver son origine dans les deux seuls lâchers de vipères attestés, qui ont eu lieu dans les Vosges en 1973 et 1979.

Les Guyonnais ne doivent donc pas craindre que des vipères leur tombent sur la tête... à moins qu'elles ne chutent de la falaise.

LA SYMBOLIQUE DU SERPENT

Selon le psychanalyste Jung, l'homme et le serpent sont les opposés, les complémentaires, les **rivaux**. Il y a du serpent dans l'homme et singulièrement, dans la part de celui-ci que son entendement contrôle le moins. *Le serpent est un vertébré qui incarne la psyché inférieure, le psychisme obscur, ce qui est rare, incompréhensible, mystérieux.*

1. Aux sources de la vie : serpent, âme et libido.

Dans le Sud-Cameroun, les Pygmées, dans leur langage de chasse, représentent le serpent d'un trait sur le sol. Certains graffitis de l'époque paléolithique n'ont sans doute pas d'autre signification. On peut dire qu'ils ramènent le serpent à son expression première. Il n'est qu'une ligne, mais une ligne vivante. Rapide comme l'éclair, le serpent visible jaillit toujours d'une **bouche d'ombre**, faille ou crevasse, pour cracher la mort ou la vie, avant de retourner à l'invisible. Ou bien il quitte cette apparence mâle pour se faire femelle, il se love, il embrasse, il étreint, il étouffe, il déglutit, digère et dort.

Les Chaldéens avaient un seul mot pour vie et serpent. Le symbolisme du serpent est lié à l'idée même de la vie ; en arabe, le serpent est **el-hayyah** et la vie **el-hayat**.

2. Le serpent cosmique.

Divinité des nuages et des pluies fertilisantes, le serpent s'annexe parfois les pouvoirs du bélier - c'est le serpent criocéphale, fréquent dans l'iconographie celtique et surtout gauloise -, ou de l'oiseau ; ce sont les **dragons ailés** d'Extrême-Orient et leurs homologues du panthéon méso-américain, les **serpents à plumes**.

On sait l'importance fondamentale que revêtent ces images symboliques dans ces deux grandes civilisations, qui accordent une attention particulière aux phénomènes météorologiques. Le dragon céleste est, en Extrême-Orient, le père mythique de très nombreuses dynasties, et les empereurs de Chine le portaient brodé sur leurs étendards.

Depuis le Mexique jusqu'au Pérou, le mythe de l'Oiseau-Serpent coïncide avec les plus anciennes religions de culture du maïs ; il est associé à *l'humidité et aux eaux de la terre.* Il est non seulement le Serpent aux Plumes Vertes et le Serpent Nuage à la barbe de pluie, mais il est aussi le fils du serpent, la Maison des Rosées et le Seigneur de l'Aube, d'où son autre nom de **Dieu-Blanc**.

3. Le Vieux-Dieu, l'Ancêtre mythique.

Devenu ancêtre mythique et héros civilisateur, dont la forme la plus connue est le Quetzalcoatl des Toltèques, repris par les Aztèques, il s'incarne et se sacrifie pour le genre humain. Ce dieu c'est le nuage, et son sang c'est la pluie nourricière qui permettra le maïs et l'homme de maïs. Pour Jacques Soustelle, le sacrifice de Quetzalcoatl est une reprise du schéma classique de l'initiation, fait d'une mort suivie de la renaissance. Il devient le soleil et meurt à l'Ouest pour renaître à l'Est.

Le même complexe symbolique se retrouve en Afrique Noire, chez les Dogons pour lesquels Nommo, dieu d'eau, représenté sous la forme d'un anguipède, est l'ancêtre mythique et le héros civilisateur qui porte aux hommes leurs plus précieux biens culturels : la forge et les céréales. Au Bénin la divinité **Dan** ou **Da** est le serpent et le fétiche arc-en-ciel. Il devient Damballah-Weddo dans le vaudou haïtien, et préside aux sources et aux rivières, car sa nature est à la fois le **mouvement et l'eau**.

Le livre sacré des Egyptiens, pour mieux développer ces faces contradictoires de l'entité symbolique initiale, les sépare en autant de serpents ; mais le rôle prééminent qui est dévolu à Apophis montre que, parmi toutes les valences du serpent, celle d'une puissance hostile est en train de se dégager.

4. Le Vivificateur-Inspirateur : le serpent médecin et devin.

Le rôle d'inspirateur du serpent apparaît en pleine lumière dans les mythes et les rites relatifs à l'histoire et au culte des deux grandes divinités de la poésie, de la musique, de la médecine et surtout de la **divination** que sont Apollon et Dionysos, dans le monde grec. Dans l'union de Zeus et de Perséphone, c'est-à-dire de l'âme et de l'esprit, du ciel et de la terre, Zeus se transforme en serpent.

Il est clair que le serpent n'est pas bon ou mauvais, mais qu'il possède les deux valences...*car l'être du serpent a été une grande force. C'est ce que comprennent bien les savants connaisseurs de la nature, à savoir qu'il réside dans le serpent un art excellent, et qu'il y a même de la vertu dans son être.* Le serpent n'est pas médecin, il est médecine. Tel doit être compris le **caducée** dont le bâton est fait pour être pris en main. A Rome enfin, le symbole du **génius**, ou esprit-gardien, était un serpent.

L'universalité des traditions montre que le serpent est le maître des femmes, parce qu'il est celui de la fécondité.

En Afrique, on dépose un serpent en bois sous la couche nuptiale pour assurer la fécondation de la femme. Lorsque les femmes ont conçu, on les conduit dans des maisons ornées de représentations de serpents. On dit également qu'une femme deviendra enceinte si des serpents entrent dans sa case. En Inde, les femmes qui désirent un enfant adoptent un cobra. Chez les Tupi-Guarani du Brésil on rendait fécondes les femmes stériles en frappant leurs hanches avec un serpent. En Australie centrale, deux serpents ancêtres parcourent sans cesse la terre et, à chacun de leurs arrêts, abandonnent des **mai-aurli**, *esprit des enfants*. Maître des femmes et de la fécondité, le serpent est souvent aussi considéré comme le responsable des menstruations, qui résultent de sa morsure.

L'ambivalence sexuelle du serpent se traduit par le fait qu'il soit à la fois matrice et phallus. Ce fait est attesté par un grand nombre de documents iconographiques, tant du néolithique asiatique que des cultures amérindiennes.

5. Le procès du serpent.

La chrétienté n'a le plus souvent retenu que l'aspect négatif et maudit du serpent. Ainsi, Dieu envoya contre le peuple des serpents brûlants dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. Le peuple demanda alors à Moïse de prier Dieu d'éloigner tous ces serpents. Dieu répondit à Moïse de façonner un serpent d'airain et de le placer sur un étendard. Si un homme avait été mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie.

Cependant, le serpent auquel se réfère le plus souvent la pensée au Moyen Age, est celui d'Eve, condamné à ramper. Le serpent rampe au milieu des fleurs empoisonnées dans tout ce paysage maudit par lequel s'entretient, cependant, la régénération de l'imaginaire.

C'est, dans la rêverie intime, l'aspic, lové sur le sein de Cléopatre, ou dans un buisson de roses, ces plaies mystiques de la nature.

Maître de la force vitale, il symbolise non plus la fécondité, mais la luxure; ayant été le plus malin parmi tous les animaux, et ayant ravi à Eve sa pudeur virginale, il lui avait inspiré le désir.

6. Vers un symbole du serpent réhabilité.

Archétype fondamental, lié aux sources de la vie et de l'imagination, le serpent, on le voit, a conservé de par le monde ses valences symboliques les plus contradictoires en apparence. Et les plus positives d'entre elles, si elles furent mises à l'index pour un moment de notre histoire, commencent à ressortir de ses oubliettes, pour redonner harmonie et liberté à l'homme.

Extraits du *Dictionnaire des symboles*,
réunis par Philippe FOSSÉ

Au bout du chemin, l'arboretum

L'arboretum de La Roche-Guyon, créé en 1989, commence à prendre forme. Les peuplements de platanes, chênes rouvres, érables planes, tilleuls, merisiers, charmes et frênes ont été enrichis, en sous-étage, d'arbustes et d'arbrisseaux et de plantations d'alignements (séquoias, cèdres, pins et sapins de Douglas).
Trois mille sujets composeront à terme une « carte vivante » de la région Ile-de-France, où chaque département est symbolisé par une essence et les rivières par des coulées de gazon.
Voici, en contrepoint des illustrations de Patrick Potel, la petite histoire de quelques-unes des espèces que vous rencontrerez au hasard d'une promenade. T.D.



Le **merisier** (*Prunus avium*, Rosacées), ici emblème de la Seine-et-Marne, croît spontanément sur les coteaux de La Roche. Les petits fruits rouge noirâtre de ce cerisier sauvage sont appréciés des oiseaux - qui lui ont donné son nom latin, *avium* - et le furent des hommes... Jusqu'au XVIIè siècle, il était interdit de couper les merisiers afin qu'ils pussent nourrir les pauvres. Puis, devant leur prolifération, une ordonnance royale de 1669 prescrivit leur destruction, au grand bénéfice des menuisiers et des ébénistes. Floraison blanche, fin avril.

On croyait autrefois que le **sureau** (*Sambucus nigra*, Caprifoliacées) écartait les serpents des maisons près desquelles il était planté. Est-ce pour cela que l'on en trouve encore dans les jardins du village ? Si l'arbre était réputé bénéfique, une autre légende affirmait que ses fruits étaient devenus amers après que Judas se pendit à un sureau. De fait, nombre de personnes âgées vous diront que les baies sont un poison alors qu'elles fournissent d'excellentes confitures (ce sont les fruits du sureau hièble, *Sambucus ebulus*, qui sont toxiques). Floraison blanc-crème, mai-juin.

Le **frêne commun** (*Fraxinus excelsior*, Oléacées) était lui aussi censé écarter les serpents. Le naturaliste romain Pline écrivit : « Telle est sa vertu qu'un serpent ne passe pas sous son ombre, et même se tient éloigné de l'arbre ». On employait ses feuilles contre les morsures de vipère. Ses fruits, les samares qui restent sur l'arbre tout l'hiver, sont parfois appelées « langues d'oiseau ». Le frêne a été choisi pour représenter le Val-d'Oise dans l'arboretum. Sur notre commune, l'arbre sacré des Celtes et des Germains est peu répandu. Floraison pourpre, avril-mai.

Les baies toxiques du **houx** (*Ilex aquifolium*, Aquifoliacées), d'un beau rouge vif, et son feuillage brillant en font un élément de décoration apprécié à Noël. On en suspendait autrefois des rameaux dans les maisons et les étables, la veille de Noël, afin d'éloigner les sortilèges. Avec le bois de houx, on fabriquait notamment des balais, les « houssoirs ». De là dérive le verbe « houspiller », « épousseter avec un rameau de houx ». Les enfants, comme les mauvais esprits, ont bien raison de craindre les épineuses feuilles du houx. Floraison blanc rosé, mai à juillet.

Le **buis** (*Buxus sempervirens*, Buxacées) a mauvaise presse : son odeur est souvent jugée désagréable. Comme l'indique son nom latin, c'est un buisson toujours vert, à la croissance très lente mais qui peut devenir un arbre de dix mètres de haut. Symbole de l'éternité pour les Gaulois, le buis devint pour les premiers Chrétiens l'emblème de la résurrection, béni le jour des Rameaux. L'arboretum en possède plusieurs espèces, dont le *Buxus microphylla*, à petites feuilles, et le *Buxus balearica* très décoratif. Floraison jaune, avril-mai.





Subtiles orchidées

Sur les coteaux calcaires où s'ensoleille le lézard vert, l'herbe rase abrite des fleurs inattendues : les orchidées, plantes calcicoles qui se contentent du sol pauvre où affleure la craie mais en apprécient le microclimat « méditerranéen ».
Ces pelouses, appelées larris par nos voisins picards, sont en régression. Autrefois pâturées par les moutons, elles sont aujourd'hui colonisées par des espèces arbustives et des broussailles, étape vers le retour à la forêt - et menace pour les orchidées.
Gérard Blondeau, journaliste et photographe, auteur du livre *Nature secrète en Val-d'Oise*, nous présente ces discrètes et subtiles fleurs à protéger.

Les orchidées sont souvent considérées comme les reines des fleurs, hantant les jungles des pays tropicaux. Le Val-d'Oise en recèle toutefois une trentaine d'espèces. Très discrètes, il faudra souvent s'agenouiller humblement devant elles, afin d'en admirer les détails.
Elles se rencontrent un peu partout. Mais elles aiment surtout les coteaux calcaires. Les vallées de la Seine, de l'Epte, du Sausseron abritent les espèces les plus nombreuses.
Ces végétaux, qui forment la plus vaste famille botanique, font preuve d'adaptations remarquables. Ce sont les plantes les plus évoluées du règne végétal. Mais, curieusement, leurs graines ont besoin des plantes les plus primitives, comme les champignons, pour germer. En effet la graine, dépourvue de réserve alimentaire, dépend du bon vouloir d'un champignon qui voudra bien « l'aider à démarrer ». En échange elle lui cédera quelques « sucres » issus de sa fonction chlorophyllienne.
Le limodore à feuilles avortées et la néottie nid d'oiseau ont recours pendant toute leur vie à l'aide du champignon. Si bien que leurs feuilles devenues inutiles sont réduites à des écailles. Le limodore se distingue par une couleur violette, assez rare pour un végétal. Sa taille peut atteindre quatre-vingt centimètres, ce qui lui donne l'aspect d'une grande asperge. Egalement privée de chlorophylle, la néottie est, elle, d'une couleur blanchâtre. N'ayant pas besoin de lumière, elle pousse souvent dans l'ombre des forêts. Le nom de nid d'oiseau vient du fait que son important réseau de racines qui est associé aux champignons, a la forme d'un nid.
Pour éviter le gaspillage de leur précieux pollen, les orchidées ont réduit leur nombre d'étamines, et leur production de pollen est groupée dans deux sacs polliniques dont l'extrémité porte un appendice collant. Dès qu'un insecte se pose sur la fleur, ces « pollinies » se collent sur sa tête, puis se recourbent de façon à être prêtes à entrer en contact avec le pistil de la prochaine fleur visitée.

Se déguiser en insecte

Pour attirer les insectes, les orchidées empruntent aux autres fleurs leurs nombreuses astuces : couleurs, pistes d'atterrissage, dessins de signalisation et éperons à nectar. Le groupe des ophrys atteint la perfection en matière de stratégie. Il prend l'aspect même d'un insecte. Et, comble de la séduction, l'ophrys diffuse en plus une odeur qui rappelle à l'insecte mâle l'odeur de sa bien-aimée... Irrésistible !
C'est ainsi que nous rencontrons, sur les principaux coteaux calcaires du Val-d'Oise, l'ophrys mouche, l'ophrys araignée, l'ophrys bourdon et parfois l'ophrys abeille qui préfère les pelouses plus humides. Seuls quelques rares endroits de la vallée de la Seine nous permettront de prendre contact avec l'ophrys litigieux, espèce très discrète.
Faisant office de géante après le groupe des ophrys, l'orchis bouc peut atteindre près d'un mètre de haut. Il porte un long labelle divisé en trois parties dont la partie centrale très allongée est fine et torsadée.

Sa forte odeur de bouc ne vous échappera pas. Le nom orchis vient du grec. Il signifie testicule, en liaison avec les deux tubercules que possède ce groupe d'orchidées. Cette réserve alimentaire leur permet de survivre en terrains pauvres, particulièrement en terrains calcaires sur lesquels elles sont très répandues. Certaines espèces ont déjà été mangées en farine.

Malgré leur précision dans la distribution de leur pollen, les orchidées s'hybrident facilement. Le groupe des dactylorhizas, très fréquent dans les marais, abrite des spécimens qui présentent souvent les caractères de plusieurs espèces. Ceci ne facilite pas le travail du botaniste, chargé de mettre un nom sur chaque espèce rencontrée.

Des plantes qui veulent rester sauvages

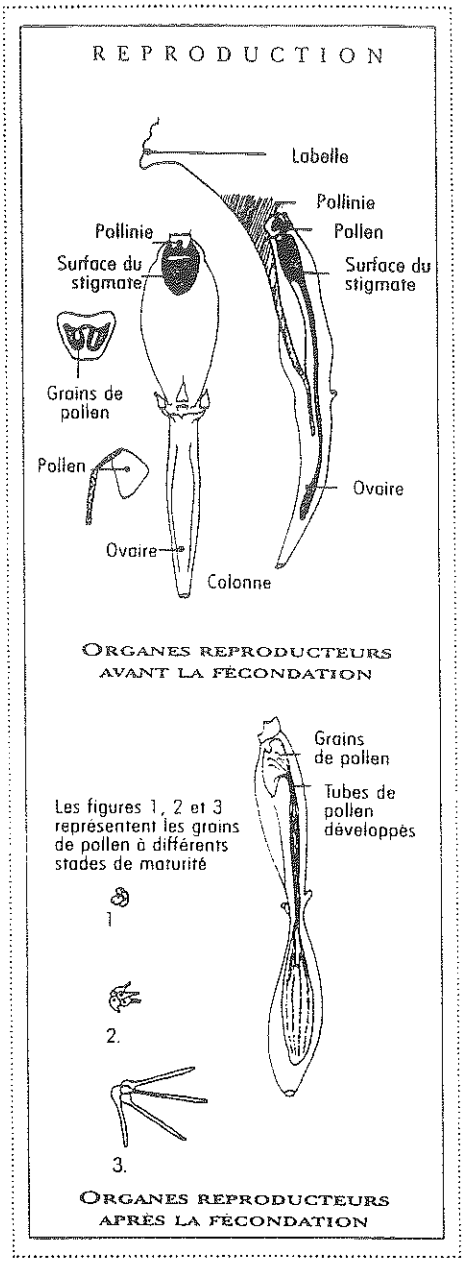
Sensibles aux bouleversements de leurs habitats, piétinement, embroussaillement, engrais...les orchidées ont tendance à régresser. Elles supportent mal la concurrence des autres plantes et sont très liées à leur milieu.

Le fait de les déplanter, pour les installer dans un autre site, rend leur reprise très hasardeuse. D'autre part, les procédés utilisés pour cultiver nos espèces indigènes d'orchidées n'ont pas été couronnés de succès.

Ces plantes étant les témoins de l'état harmonieux de nos milieux naturels, leur disparition devrait nous alerter sur les dangers qui menacent notre équilibre biologique.

Le meilleur moyen pour conserver les orchidées est de protéger les milieux où elles vivent et, pour les collectionneurs de plantes rares, de les photographier seulement.

Gérard BLONDEAU



Extrait du livre *Nature secrète en Val-d'Oise*, éditions du Valhermeil (112 pages, 235 photos couleurs, 245 F).

La famille Guy

Comme il est reposant de faire un tour sur notre belle promenade du bord de Seine! Quelle que soit l'heure ou la saison, l'harmonie des lieux, la perspective de la courbe du fleuve, le promontoire de l'ancien pont ravissent le regard.
C'est la promenade Louis-Guy.

Voici un héritage que nous a laissé un maire du début de ce siècle.
En 1900, un notaire d'une trentaine d'années vient s'installer dans notre village : Maître Louis Guy. L'étude se trouve, à cette époque, en bordure de la route d'Haute-Isle (actuellement rue du Général-Leclerc).
C'est après la guerre (1914-1918) que Me Guy entre au conseil municipal. Il devient maire en 1921.
« Je ne connais rien à la politique, je ne veux pas m'en occuper. Je fais de l'administration. » Telle fut sa profession de foi.
Sa mort en janvier 1929 interrompt son action communale et départementale.
Sa ténacité, son travail assidu et ses convictions ont permis d'améliorer la vie des Guyonnais : organisation de la Caisse des Ecoles, des Sapeurs-Pompiers, création du réseau d'eau potable et de la promenade, embellissement du village.
Son souhait le plus cher aurait été de remplacer le pont-passerelle démonté en 1914. On sait que le deuxième pont ne sera réalisé qu'en 1936 !

L'épouse de Me Guy, Marguerite Guy, a consacré une partie de sa vie à la peinture. Les expositions régionales de l'époque recherchent ses toiles.
Madame Marguerite Guy peint des fleurs, des bouquets et des paysages, mais elle aime par-dessus tout le portrait.
On peut lire à l'occasion d'une exposition à Versailles en 1925 : « Toutes les qualités déjà si souvent relevées, qualités d'observation, de fine interprétation, de coloris, de charme harmonieux plein d'équilibre, sont à vanter hautement dans ses derniers envois, réalisant si pleinement la psychologie intense d'un être ou d'un paysage. »
On voit que notre village a toujours inspiré les artistes. Ce courant est loin de s'éteindre.

Tous les Guyonnais connaissent Monsieur Roland Guy, fils de cet éminent maire et de cette artiste reconnue.
Véritable « enfant de La Roche », Roland Guy est un témoin précieux de la vie de notre village. Grâce à lui, nous avons pu recueillir un ensemble d'anecdotes, de faits, de dates et d'histoires se rapportant à La Roche-Guyon.
Toute sa vie, Monsieur Guy est resté Guyonnais : 87 ans de souvenirs sur notre village constituent un fond historique unique. Monsieur Guy, malgré les événements, dont les guerres ou les nécessités de sa profession, n'a jamais rompu les liens.
Nous connaissons donc les évolutions successives vécues ici : les transports, l'histoire des deux ponts, l'installation du réseau d'eau et d'électricité, l'entretien et la création des routes et des chemins...
Sa mémoire se souvient également de l'occupation, du bombardement et de la libération du village. Les personnages célèbres et pittoresques ne sont pas oubliés.
Nous avons choisi parmi ses souvenirs de publier les quelques extraits suivants.

Routes et chemins

La Seine et sa courbe, les crêtes et leurs à-pic au-dessus de notre village ont constitué, autrefois, des obstacles importants contrariant les accès et les communications.

On s'en rend beaucoup moins compte aujourd'hui ; les voitures circulent en majorité en empruntant l'axe du village, la rue du Général-Leclerc (C.D. 913).

Lorsque La Roche-Guyon avait un pont, même comme la modeste passerelle d'avant 1914, il était plus normal de traverser le fleuve pour retrouver le chemin de fer à Bonnières ou la route nationale.

Monsieur Roland Guy nous a décrit ses arrivées en vacances chez ses parents. Faisant ses études à Mantes, il prenait le train pour rejoindre Bonnières. Là, une voiture « omnibus » à cheval, d'environ six places, appelée la « patache », traversait la Seine au pont de Bonnières. Elle rejoignait Gloton et empruntait le chemin « d'en bas ».

C'était le chemin rural qui existe encore et qui traverse les champs longeant la Seine, passant sous Tripleval et Clachaloze. Ce chemin était empierré et les roues à bandage métallique faisaient un bruit assourdissant.

Il avait la fâcheuse habitude d'être recouvert d'eau l'hiver, la Seine débordant régulièrement dans ces basses prairies. La « patache » passait quand même... Ce trajet Bonnières - La Roche-Guyon durait une heure dans le meilleur des cas. Un certain Jourdain était le voiturier.

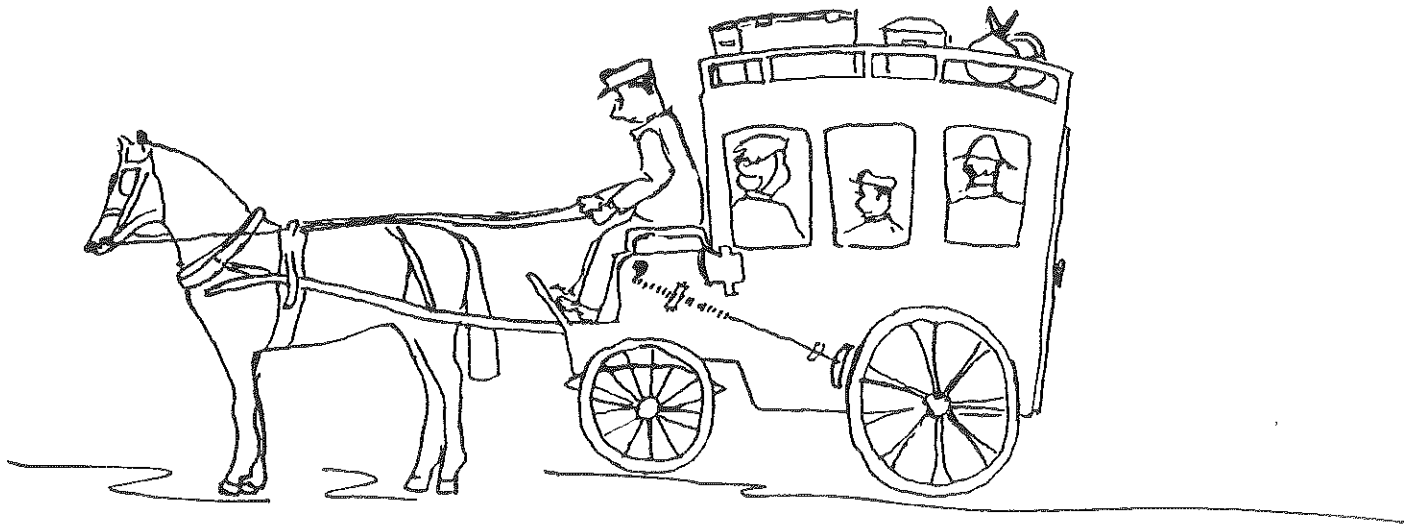
Une action départementale vivement menée par Monsieur Louis Guy, maire de La Roche, aboutit à la création de la « route d'en haut ». Ce chemin existait, il desservait les hameaux de Clachaloze et Tripleval, mais il n'était pas entretenu.

Donc, vers 1925, ce chemin devint une route, montée sur remblai, élargie et sa surface roulable régulièrement refaite. Cette route était hors d'atteinte des crues du fleuve.

Rouleau à vapeur

La route des Crêtes n'était qu'un chemin rural empierré, sans goudron. Monsieur Roland Guy nous a raconté l'opération annuelle d'entretien ! Un rouleau à vapeur arrivait régulièrement de Mantes, traînant une roulotte-caravane.

Ce convoi ne dépassait pas le trois kilomètres à l'heure ! Le conducteur venait avec sa famille ; tous logeaient dans la remorque pendant la durée des travaux.



Il s'agissait, en fait, de remettre des pierres sur environ un kilomètre, puis soigneusement on roulait pour aplanir la surface. Bien sûr, les portions réalisées les années précédentes étaient déjà défoncées. Les passages des chariots et charrettes après les pluies et les neiges avaient vite fait de rendre ce chemin impraticable.
Quant à nos rues en pente, charrières diverses, sans revêtement stable, elles étaient dangereuses à certains moments de l'année.
Les progrès, à cette époque, étaient lents. Dans les années cinquante, peu de temps après la guerre, les anciens Guyonnais se souviennent de la liaison quotidienne effectuée par les cars Citroën reliant La Roche-Guyon à Paris, Porte Maillot. Ces cars utilisaient la fameuse « Route des Quarante Sous », aujourd'hui R.N. 13. L'expédition prenait une demi-journée...

Jean-Marie COURGEON

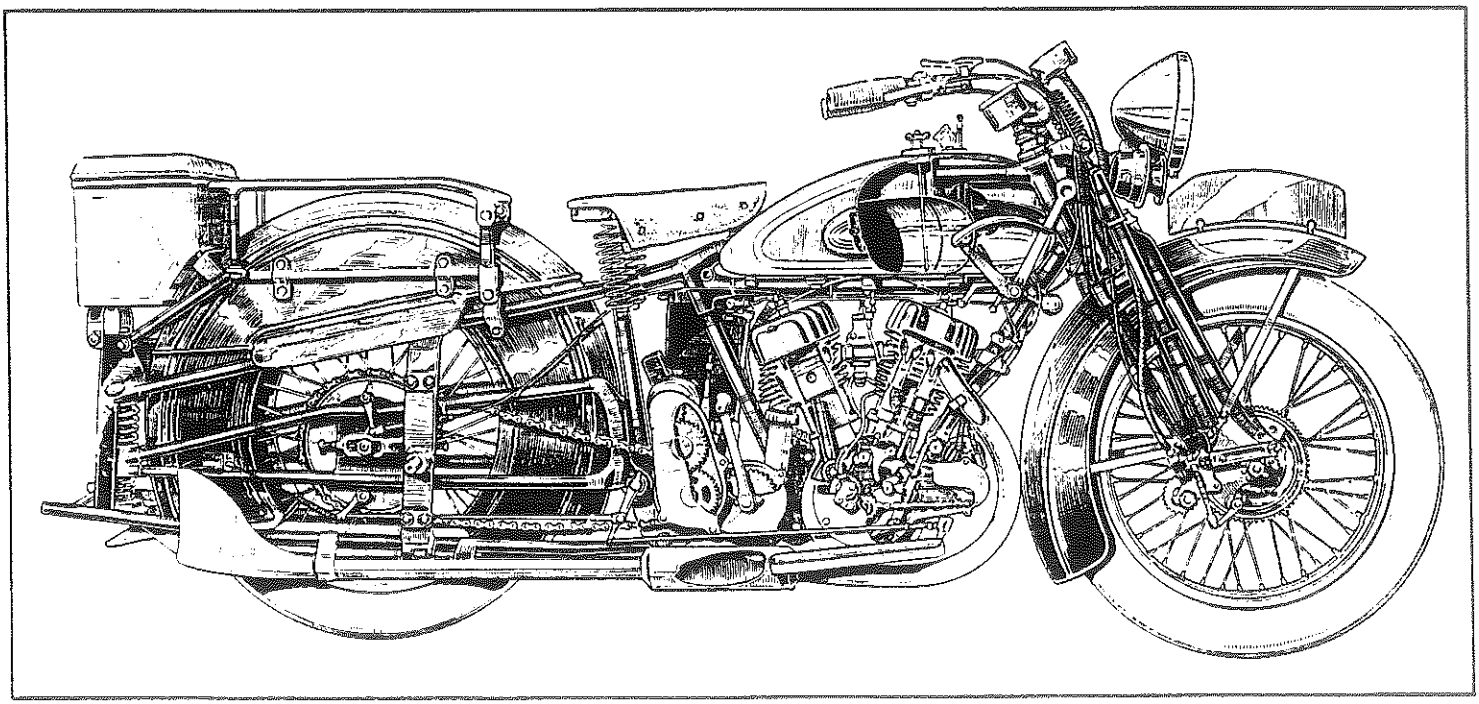
La tournée du facteur.
Alexandre, facteur, partait avec son écritoire en bois par Roconval, Amenucourt, Le Chesnay, Cul-Froid, Haute-Souris, toujours à pied. Il effectuait son retour par la côte des Bois. Cette tournée était faite tous les jours.

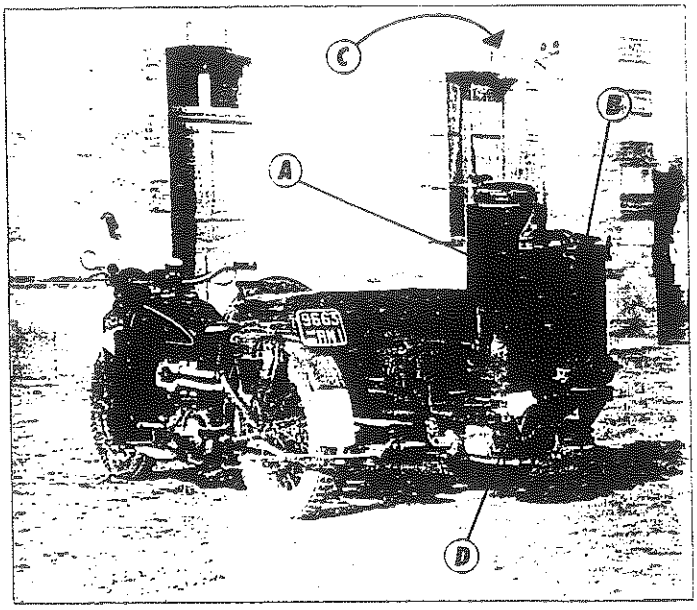


Mets de l'huile

Habitants de La Roche-Guyon, depuis maintenant vingt-sept ans, votre quiétude est de temps à autre troublée par les déplacements tonitruants d'un vieux side-car René Gillet fumeux et pétaradant que ne dédaigne pas la chienne très « bavarde » Dana.
Le propriétaire de l'engin, Charles Destailleurs, a bien voulu nous fournir les explications suivantes.

Un peu d'histoire
C'est à Paris, en 1895, que René Gillet a construit sa première motocyclette ; puis en 1906, la marque s'installe à Montrouge où la production de ces solides machines se poursuivra jusqu'en 1955. On ne peut éviter de comparer cette belle carrière et ces productions avec la firme Harley-Davidson. C'est en 1903 à Milwaukee (U.S.A.), par le génie de trois bricoleurs, William Harley, Arthur Davidson et Hoyle Evinrude, qu'elle a débuté.
Si Harley-Davidson connaît toujours le succès, c'est grâce à de bonnes structures financières et à un certain protectionnisme des Américains qui ont su défendre cette industrie.
Pour René Gillet, les choses ont été plus difficiles. Les deux guerres 14/18 et 39/45, une structure moins importante, une fabrication qui après 1938 n'évoluera plus face à la concurrence, les besoins de confort des Français après la guerre les poussant vers l'auto et la disparition de Monsieur René Gillet auront raison de cette entreprise qui fermera en 1955 ; c'est bien dommage pour le motocyclisme français.
Pourtant, jusqu'en 1938, René Gillet proposait à ses clients des machines très comparables aux bicylindres en V Harley-Davidson avec soupapes latérales, etc... De plus, certaines solutions mécaniques étaient remarquables, comme par exemple, toutes les roues interchangeables rapidement et facilement, les freins avant et arrière conjugués actionnés par le même levier, les solides cadres pouvant recevoir au choix trois moteurs différents, du 500 cm3 monocylindre aux 750 et 1000 cm3 bicylindres.
Ce matériel très robuste sera adopté par l'armée, la gendarmerie, la police de la route (les 110 Km/h étaient suffisants pour poursuivre les bandits en B 14, NN 2 ou C 4). Les pompiers, avec des équipements très divers allant de l'ambulance (pour accidentés très solides) au gros extincteur, en passant par la petite échelle pour les premiers secours, furent de bons clients. L'armée équipa les side-cars de mitrailleuses, les civils avaient le choix entre différentes marques de caisses de side-cars...





A - C'est dans le générateur que la combustion se fait.
B - L'épurateur contient des filtres au travers desquels les gaz se faufilent et se purifient.
C - On rentre le charbon de bois par le haut du générateur.
D - Avant de prendre la route, il fallait vider cette trappe des résidus de la précédente combustion. A gauche de cette trappe se situe la manivelle de la soufflerie, qui crée l'aspiration d'air nécessaire au début de la combustion.

Rouler au gazogène

Pour en revenir à ma moto, elle a aussi son histoire qui n'est pas simple...

En 1941, juste après notre malheureuse débâcle militaire, mon oncle Georges Desurmont s'installe en Touraine dans une propriété très boisée et décide d'exploiter le bois nécessaire aux équipements gazogène. C'est aussi à cette époque, le 21 juillet 1941, qu'il achète chez René Gillet une moto 1000 cm3 avec châssis side-car neuve pour la somme de 15194,55 F.

Pas question de rouler à l'essence réservée aux administrations, docteurs, chefs d'industrie, encore qu'à la fin de la guerre, c'était le gaz de ville comprimé, le gazogène, et certains mélanges d'alcool et de produits synthétiques qui faisaient rouler les rares véhicules à moteur.

En conséquence, le combustible de la moto sera le charbon de bois ; une caisse pour le contenir et un équipement gazogène sont donc montés sur le châssis du side-car.

Ce matériel relativement lourd et encombrant n'a été que très rarement monté sur des motos ; leur nombre doit être de cinq ou six pour la France, dont deux ou trois motos solo conduites par d'intrépides bricoleurs qui n'avaient pas peur du poids ni de la poussière.

Durant toute la période difficile 1941/1945, la brave moto a circulé à outrance rendant de très grands services à son propriétaire, ses voisins et amis. Elle a même, avec mon oncle et les F.F.I., participé à la libération de la France, c'est vous dire le mérite de cette machine...

Charbon de bois

En ce qui me concerne, c'est en mai 1944, j'avais 16 ans, que j'ai découvert la René Gillet. La guerre étant de plus en plus présente, et le ravitaillement difficile, mes parents m'avaient expédié chez mon oncle en Touraine.

A 16 ans, sur les routes désertes, j'ai eu la joie d'apprendre à conduire la moto qui n'était pas particulièrement légère et maniable.

Pour les plus jeunes, quelques explications s'imposent sur le fonctionnement du gazogène. Il faut savoir que la combustion du bois dégage du gaz, gaz qui remplace l'essence ou le gasoil.

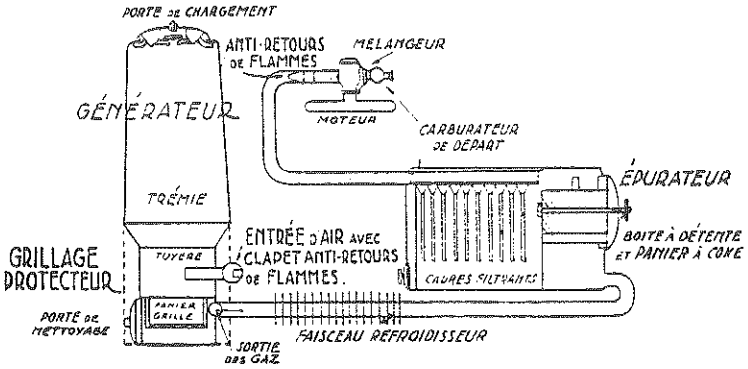
On trouvait donc sur le side-car les appareils suivants :

- un cylindre générateur dans lequel on mettait le charbon de bois et, à la base de ce cylindre, la tuyère par où entraient l'air de combustion et le feu apporté par un tampon imbibé d'alcool au moment du démarrage du système ;
- une soufflerie de forge à main pour provoquer l'aspiration de l'air et du feu nécessaires à la mise en route : il fallait tourner la manivelle durant environ cinq minutes ;
- un premier épurateur horizontal situé à l'avant du side, contenant du liège en petits morceaux destinés à retenir les plus grosses impuretés et goudrons ;
- un gros épurateur à l'arrière, contenant des manchons filtres que le gaz devait aussi traverser.

Bien entendu, périodiquement, le liège était à remplacer et les manchons à secouer pour en retirer poussière et goudron.

Démarrer au gaz à froid était presque impossible, aussi mon oncle qui avait eu la chance de trouver dans sa propriété un réservoir largable d'avion contenant

encore un peu d'essence, utilisait ce précieux carburant pour démarrer, puis, très vite, il refermait le robinet et ouvrait le clapet d'arrivée du gaz ; l'aspiration du moteur établissait le courant d'air à travers la tuyère qui activait la combustion et ça marchait avec un rendement d'environ 70% par rapport à l'essence : on ne dépassait pas de beaucoup les 60 Km/h. La consommation était de l'ordre de 20/30 litres de charbon de bois aux 100 Km.



Anecdote amusante, après la Libération, des soldats américains de passage ne voulurent pas croire au fonctionnement du gazogène. Mon oncle a dû démonter la tuyauterie d'essence du carburateur pour faire la démonstration.

Fumée, jappements et ratapouêts

Après les événements, je suis rentré dans le Nord avec la promesse de mon oncle : « Je te donnerai la moto lorsque j'aurai retrouvé ma voiture ». En fait, elle fut vendue à un voisin cultivateur, « trop lourde, trop dangereuse pour toi », m'a-t-on dit.

Les années ont passé. Un jour, en 1968, un appel téléphonique de mon oncle, des remords sans doute: « j'ai racheté la moto 50 francs à mon voisin, elle t'attend à la maison, viens la chercher ».

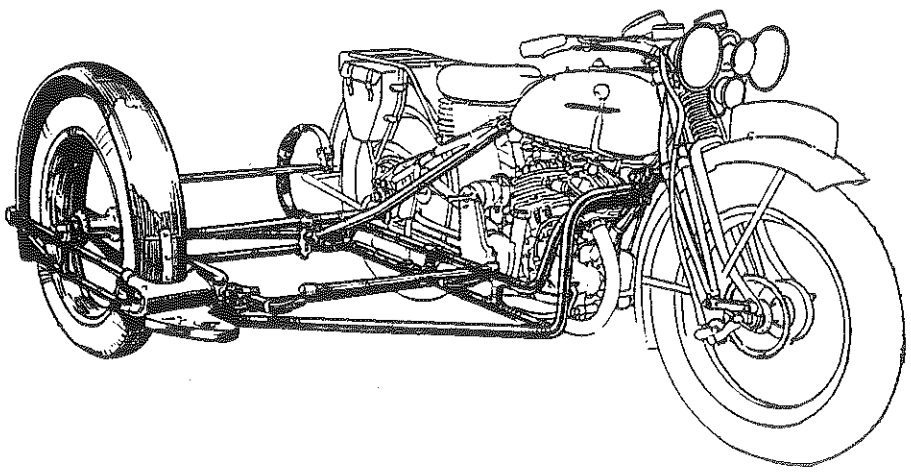
Vingt-trois ans plus tard, je l'ai retrouvée, usée jusqu'à la corde mais présente quand même, sans le gazo malheureusement.

Une annonce dans *Moto-Revue* m'a permis de trouver facilement toutes les pièces nécessaires pour redonner vie à cette vieille chose. Depuis, elle roule pour mon plaisir, celui de nombreux enfants amateurs de bruits et de bols d'air, sans oublier la très bruyante Dana.

Que vous dire encore ? Le graissage est du système à huile perdue : une petite pompe à engrenages aspire l'huile dans le réservoir voisin de celui pour l'essence. Le débit est visible à travers un petit hublot situé sur le réservoir et un robinet permet le réglage du débit qui doit être d'une goutte par seconde. Dans les côtes, il est préférable d'augmenter le débit, *dixit* le manuel.

A l'arrêt parfois (si j'oublie de fermer le robinet), le système continue de fonctionner par siphon ; après cela, le moteur se débrouille pour résorber l'huile excédentaire descendue dans le carter et moi... je vous présente mes excuses...

Charles DESTAILLEURS



Le bonhomme Carnaval

Dans le calendrier catholique, le carnaval couvre la période allant de l'Épiphanie (cette année, le 7 janvier) au mercredi des Cendres (21 février), début du carême. Avant ces quarante-six jours de jeûne, le carnaval, réservé aux divertissements, trouvait son apothéose dans les festivités du Mardi gras (20 février), dernier jour de licence.

Le carnaval commence donc à l'Épiphanie, ou « jour des Rois », fête religieuse commémorant la manifestation de Jésus aux Rois mages venus l'adorer. Ces fameux Rois mages descendent des prêtres et astrologues perses qui interprétaient les songes et les prodiges, signes divins.
Pour attester leur reconnaissance des fonctions royale, sacerdotale et prophétique du Christ nouveau-né, Melchior, Gaspard et Balthazar lui offrirent, nous dit la légende, l'or, l'encens et la myrrhe.
Depuis, on « tire les Rois » en ce dimanche de l'Épiphanie et ces fastueux présents ont laissé place à une simple galette.
Comme celle du carnaval, l'origine de la galette des Rois remonte aux Saturnales romaines, à l'occasion desquelles on mangeait des fèves séchées, fort prisées.
Au Moyen Age, les fèves étaient cachées dans le « pain des rois ». Puis ce pain se transforma en gâteau. Bien que sa forme ne fût pas fixe - il en existait en couronnes, en brioches dodues... - on le nomma « galette » en référence au galet, caillou poli par l'érosion.
Au XVIème siècle, apparut la coutume qui veut que le « roi » (celui qui a trouvé la fève) désigne une « reine » parmi la gent féminine de l'assistance.

Chandeleur et Mardi gras
La chandeleur (2 février), ou fête des chandelles, célébrait la remontée de la lumière. Autrefois, on entretenait un feu dans les jours qui la précédaient en souvenir de sainte Brigitte, sur la tombe de qui un feu se serait allumé spontanément le 1er février, veille de la chandeleur.
Le mois de février était dans la Rome antique celui des purifications. Le calendrier chrétien conserva cet attribut : à la fête de la Purification de la Vierge, qui coïncide avec la chandeleur, on bénissait les cierges, symbole de la lumière nouvelle.
Il n'est, à cette date, plus question de galettes mais d'une autre gourmandise, également ronde : les crêpes. Les jours allongent et l'on se dirige lentement mais sûrement vers le printemps.
Si, dans certaines régions, on persiste à fêter carnaval le Mardi gras, cette fête est de plus en plus souvent repoussée en mars, pour correspondre à la fin de l'hiver. Le bonhomme Carnaval brûle ainsi pour annoncer le printemps : la chaleur et le feu chassent les derniers froids.

Le Carnaval des enfants
A La Roche-Guyon, c'est le choix qui a été fait. Le Carnaval y a lieu chaque année le dernier mercredi de mars.
Rendez-vous est donné en début d'après-midi aux enfants sur le parking en bord de Seine. Chacun y vient costumé découvrir le bonhomme qui trône sur sa remorque.
Pour les enfants du village, la fête commence. Elle se poursuivra par le défilé derrière le bonhomme jusqu'à la Maison d'Enfants où leur seront proposés jeux et animations, goûter et, pour les 6-10 ans, dîner spectacle.
Vers 21 h, le cortège se reformera pour accompagner le bonhomme Carnaval jusqu'au stade ou sur le quai, lieu de son embrasement. Là, pour le plus grand plaisir de tous, enfants et adultes, le crépitement des flammes se mêlera aux explosions des pétards, au sifflement des feux de Bengale et aux cris de joie.
Toute l'organisation est assurée, avec le concours du Foyer rural et de quelques parents d'élèves, par les salariés et les jeunes de la Maison d'Enfants.

Parmi les enfants grimés en bagnards, en princesses, en cow-boys ou, sous l'influence des dessins animés télévisés, en tortues Ninja, chevaliers du Zodiaque et autres super-héros, on peut reconnaître le personnel de l'Igesa : dirigeants, éducateurs, secrétaires, chauffeurs ou lingères, ils sont tous là, masqués, déguisés, cachés sous des oripeaux ou des costumes flamboyants.
En coulisses, l'activité est fébrile. L'économe a dessiné les affiches, le cuisinier et ses aides s'affairent pour servir cent cinquante repas.



Grâce aux jeunes de l'E.I.P.

Pour la Maison d'Enfants, le Carnaval est, avec Noël et la fête du mois de juin, l'un des trois temps forts de l'année. Et cela dure depuis 1957 ! Certains lecteurs se souviendront peut-être des bonshommes précédents, dus à l'habileté de M. Lemer ou de M. Le Bervet.
Depuis huit ans, c'est l'E.I.P., l'Ecole d'Initiation Professionnelle, qui prend en charge la fabrication du mannequin... et sa destruction par les flammes.
Créée en 1987 et placée sous la responsabilité de Maurice Brosset, cette école interne accueille pendant un ou deux ans des jeunes de la Maison d'Enfants, collégiens en perte de vitesse, afin de leur permettre de s'orienter vers l'apprentissage d'un métier (bâtiment, menuiserie, horticulture, cuisine, mécanique...).
L'enseignement y alterne temps scolaires (français et mathématiques), stages de découverte en entreprises et travail sur place en atelier, occasion de réaliser des aménagements pour la maison et le parc : pigeonnier, structures de jeu, préparation des fêtes... et du Carnaval, principale activité du deuxième trimestre scolaire à l'E.I.P.
L'aventure commence en janvier par le choix du personnage : Lucky Luke, pêcheur, divinité aztèque..., et la réunion des matériaux nécessaires, achetés ou récupérés.

Mille pétards

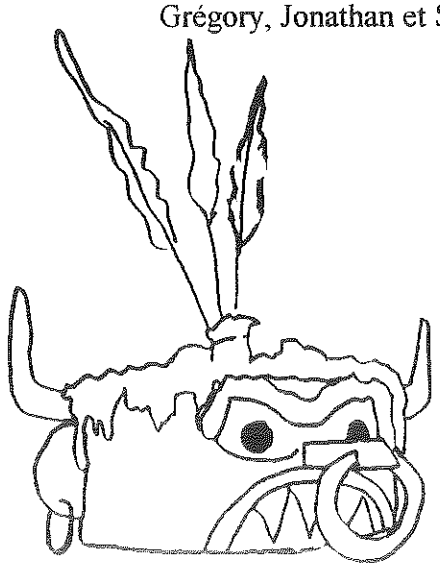
Pour réaliser en 1994 le trente-septième bonhomme, il a fallu : 7 kg de journaux, 18 mètres de grillage, 6 m de chevron, 5 m de PVC, 5m² de contre-plaqué, 1,5 kg de colle, 3 kg de peinture, une palette, 25 cagettes, du fil de fer, des agrafes et un millier de pétards !
Sur une palette, un mât est dressé avec une jambe d'appui qui fera tenir la structure droite au milieu des flammes. Des cerclages de contre-plaqué, sur lesquels est agrafé du grillage tenu par des liteaux verticaux, forment l'ossature du tronc. « On avait aussi utilisé une année des jantes de vélo », rappelle Maurice.

Puis le tronc est bourré de papier déchiqueté (un bon moyen de recycler les archives périmées de la Maison d'Enfants, passées au broyeur), de cagettes récupérées en cuisine et brisées à la main, de pétards.
La carcasse est enrobée de trois ou quatre épaisseurs de papier journal encollé (« Nous allons chercher les invendus au *Démocrate* ») ; les bras en PVC articulés grâce à des coudes et les mains fourrées de sciure « et cousues par les lingères de la maison » sont ensuite fixés sur le mannequin.
Pour parachever le personnage, tout est bon : isolant de gaines de chauffage, plumets prélevés sur l'arbre de la pampa de l'école primaire (l'atelier est juste en face), cannes de bambou...
Penchés sur les photos, Grégory, Jonathan et Steeve, qui préparent actuellement leur C.A.P. en travaillant comme apprentis, se souviennent : « La tête est fabriquée à part, car le plafond de l'atelier n'est pas assez haut » (il y a, de fait, des traces laissées par le grillage sur ledit plafond).
Elle viendra s'encastrer sur le tronc après « l'épreuve finale » : « C'est toujours la galère pour le sortir de l'atelier » (le bonhomme mesure trois mètres). Aussi, prévoyant, Maurice fait-il un test en début de construction, « pour voir si ça passe par la diagonale de la porte ».
Mais, le moment venu, ce n'est pas si facile car, précise Steeve, « on n'est que six ou sept à le sortir : personne ne doit le voir avant 14 h ». « C'est le bonhomme de l'E.I.P., ajoute Maurice, on le tient au secret. »

150 heures de travail

Dans l'atelier de menuiserie, la scie circulaire est mise à contribution. « Mais on a tout poncé à la main », explique Grégory. La fabrication du bonhomme s'étale sur deux à trois semaines, aidée par Olivier, l'homme d'entretien de la Maison d'Enfants.
« Au début, raconte Steeve, on voulait voir combien de temps on allait mettre, alors on n'y travaillait que l'après-midi ». « Après, poursuit Grégory, on a bossé toute la journée, et on y a même passé notre mercredi ».
C'est au minimum cent cinquante heures qui sont nécessaires pour mener à bien ce travail. Sans compter les à-côtés, comme « l'expédition sur Paris pour aller chercher les pétards », ni les temps de séchage avant peinture.
Aussi, quand arrive le jour J, à l'E.I.P. on est inquiet : « S'il pleut, explique Jonathan, ça risque de mouiller le papier et le bonhomme brûlera mal ». Même si le mercredi est ensoleillé, le bonhomme procure quelques frissons à ses constructeurs. Tantôt il vacille sur sa remorque au gré des cahots, tantôt il se prend les bras dans les arbres qui bordent la rue du Quai.
Parvenu à sa dernière demeure, sous les vivats des Guyonnais, grands ou petits, le bonhomme est embrasé. La mise à feu s'effectue avec une torche et un chiffon imbibé d'alcool. Les feux d'artifice et les fusées placées sur le mannequin sont allumés à part... ce qui n'est pas sans danger. « Il y a trois ans, rappelle Jonathan en riant, c'est la barbe de Maurice qui a failli brûler », à cause d'un pétard explosant trop vite.
Dans la nuit, c'est un véritable son et lumière qui s'offre aux spectateurs. Le travail des jeunes de l'E.I.P. part en fumée, et c'est là leur récompense.
Remercions-les pour ces heures de gaieté, et rendez-vous le 27 mars prochain pour découvrir le trente-neuvième bonhomme...

Thierry DELAHAYE
avec les témoignages de
Maurice BROSSET,
Grégory, Jonathan et Steeve



Les ailes du silence

Tel Icare, l'homme a toujours voulu s'extraire de la pesanteur, s'élever dans le ciel et goûter aux plaisirs qu'offre le spectacle des paysages vallonnés et des champs cultivés aux parcelles rectilignes, tel un damier multicolore.
Ce sont aussi les villages aux petites maisons bien alignées dont les toits, couleurs d'argile ou d'ardoise, reflètent la lumière qui scintille comme des milliers de points d'argent.
Ce sont encore les hommes, minuscules petits points noirs pareils à des fourmis qui s'agitent et s'affairent aux quatre coins des rues.
Au-delà du plaisir éprouvé, on peut se laisser aller, se prendre pour Jonathan le Goéland, monter et descendre et glisser doucement dans le vent frais...

Vol libre

Voilà à quoi je pensais lorsque j'ai pris place à bord de l'appareil, minuscule « insecte » impatient de prendre son envol. Il y a longtemps que je voulais faire ce baptême de l'air. Aujourd'hui, mon rêve s'est réalisé.
Ce vol de quarante minutes s'est merveilleusement bien passé et mon instructeur m'a permis de découvrir les joies du vol libre, et cette sensation de liberté qui vous envahit.
Après avoir roulé pendant quelques minutes sur l'herbe de la piste d'envol, relié à l'avion-remorqueur par un câble d'acier, et après avoir rebondi une ou deux fois, nous nous sommes tout doucement élancés dans les airs.
Le spectacle que j'ai découvert alors fut tout simplement fantastique. Nous avons survolé le plateau de Chérence, la forêt de La Roche-Guyon, la Seine et le village de Moisson. Après une quinzaine de minutes, mon instructeur m'a suggéré d'aller nous positionner sous un gros nuage blanc afin de reprendre de la hauteur.
L'effet ne se fit pas attendre : en quelques minutes, décrivant de grands cercles majestueux, le planeur reprit de l'altitude, et pénétra le cumulo-nimbus où il disparut momentanément.
Ayant atteint l'altitude recherchée, mon instructeur décida de sortir de cet environnement cotonneux et de rejoindre la base. L'atterrissage fut effectué avec beaucoup de brio ; le grand oiseau roula pendant quelques minutes pour s'immobiliser enfin.

Les planeurs de Chérence

Le vol à voile s'est développé au début du siècle. Pendant la guerre de 1940, les planeurs ont joué un rôle considérable, pour effectuer des missions d'espionnage et photographier des zones militaires en toute sécurité, l'approche et le survol d'une zone pouvant se faire dans le plus grand silence. N'oublions pas leur participation au débarquement allié en 1944.

Les cérémonies qui marquèrent le cinquantenaire du débarquement et de la libération de 1944 amenèrent à Vernon de nombreux vétérans de l'armée de Montgomery.
J'eus la chance de faire visiter le château de La Roche-Guyon à un groupe d'entre eux dont la plupart avaient débarqué en juin 44 à Hermanville. Parmi eux, se trouvait aussi le pilote du premier planeur anglais qui se posa à l'est de la zone d'opération dans la nuit du 5 au 6 juin. Homme simple et discret, véritable héros en Angleterre, il s'intéressa surtout à la terrasse où Rommel faisait cultiver des rosiers. A.Q.

C'est à quelques kilomètres de notre village, sur le plateau de Chérence, que se trouve l'Association Aéronautique du Val-d'Oise (l'AAVO). En 1947, à l'occasion du Jamboree de Moisson, les scouts de l'air construisirent une piste de décollage parallèle à la Seine. Depuis ce jour, l'AAVO n'a cessé de se développer et se classe aujourd'hui troisième club de

France par le nombre de brevets de pilotes délivrés.
Le club possède trente-deux planeurs, un moto-planeur, ainsi que trois avions-remorqueurs.
La grande finesse des planeurs permet aux meilleurs pilotes de se déplacer sur des distances considérables. Le record du monde de distance est détenu par deux aviateurs français chevronnés, pilotes à Air-France.
Quant à l'AAVO, le record du terrain est un vol de 640 km, décollage de Chérence, points tournants à Poitiers et Blois, puis retour à Chérence, le tout en 8 heures de vol.

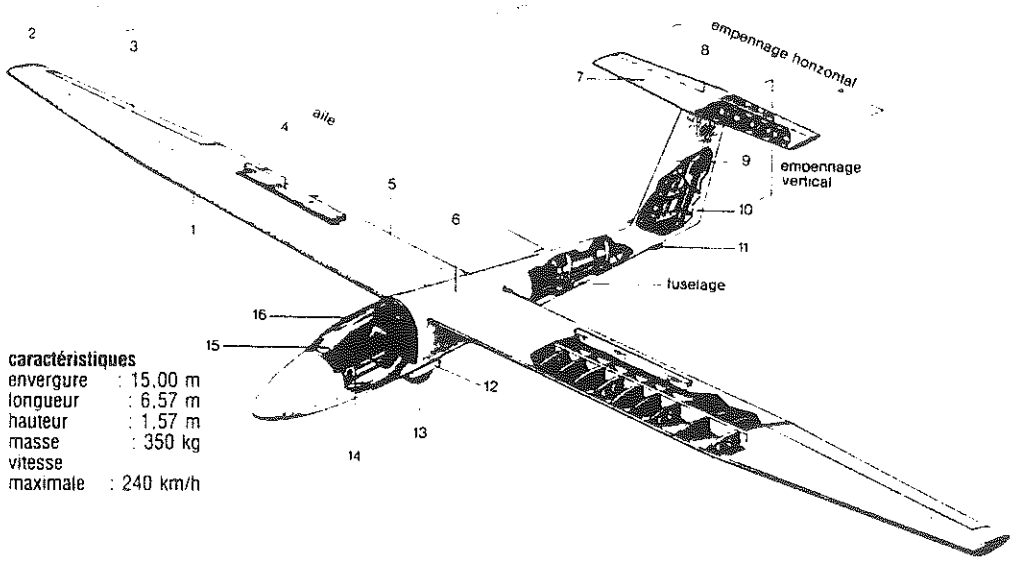
Le challenge Raymond Schalow

Depuis maintenant vingt ans, les pilotes de l'AAVO se retrouvent chaque année pendant les week-ends de l'Ascension (eh oui, ça ne s'invente pas) et de la Pentecôte pour participer à un challenge amical.
Baptisé en 1978 « challenge Raymond Schalow », en mémoire de son président-fondateur disparu en plein ciel, le challenge est devenu au fil des ans un des *must* de la saison vélivole de Chérence.

Raymond Schalow

Le docteur Raymond Schalow a consacré une grande partie de sa vie au vol à voile. Titulaire de l'insigne d'argent avant la guerre, champion de Lorraine, il avait effectué le plus long vol à Pont-Saint-Vincent.
Membre de la commission de Vol à Voile de la FNA dès la Libération, il s'est battu durant des années pour la promotion de ce sport, en défendant avec obstination une politique de jeunes.
Fondateur avec Pierre Vaysse du terrain de Chérence et président d'honneur de l'AAVO, il était à la tête du mouvement créé par l'Association du Vol à Voile Français qui a permis la création de la Fédération Française de Vol à Voile.
Ecrivain sensible, il a publié de nombreux articles dans la presse spécialisée, qui reflétaient son humanisme et sa passion pour ce sport.
C'est pour rendre hommage à cet homme de coeur, enthousiaste et passionné, que l'AAVO a donné son nom au challenge disputé chaque année au départ de Chérence.

Le Pilatus B4



1. Bord d'attaque;
2. Saumon d'aile;
3. Aileron;
4. Aérofrein (en position ouverte);
5. Bord de fuite;
6. Emplanture;
7. Plan fixe.
8. Gouverne de profondeur;
9. Dérive;
10. Gouverne de direction;
11. Roulette de queue;
12. Trappe du train;
13. Train d'atterrissage monoroue escamotable;
14. Poste de pilotage;
15. Tableau de bord;
16. Verrière.

Gaulois et planeurs

Les traces les plus anciennes de l'activité humaine dans notre région ont été trouvées sur le plateau entre La Roche-Guyon, Chérence, Villers-en-Arthies, Chaussy, Le Chesnay.

Ce sont, la plupart du temps, les traces de puits de silex attestés par de nombreux éclats et des bifaces « ratés » mais aussi des fragments de tuiles ou de poteries gallo-romaines.

Mais, ce qui est peut-être moins su, c'est que lorsque fut décidée l'extension des pistes de l'aéro-club de Chérence, les travaux de simple décapage mirent à jour les traces d'un oppidum celte. Rien moins.

Dès lors on se prend à rêver d'un Alésia vexinois. Mêmes affleurements rocheux, même situation stratégique. Un jour sans doute en saurons-nous plus. A.Q.

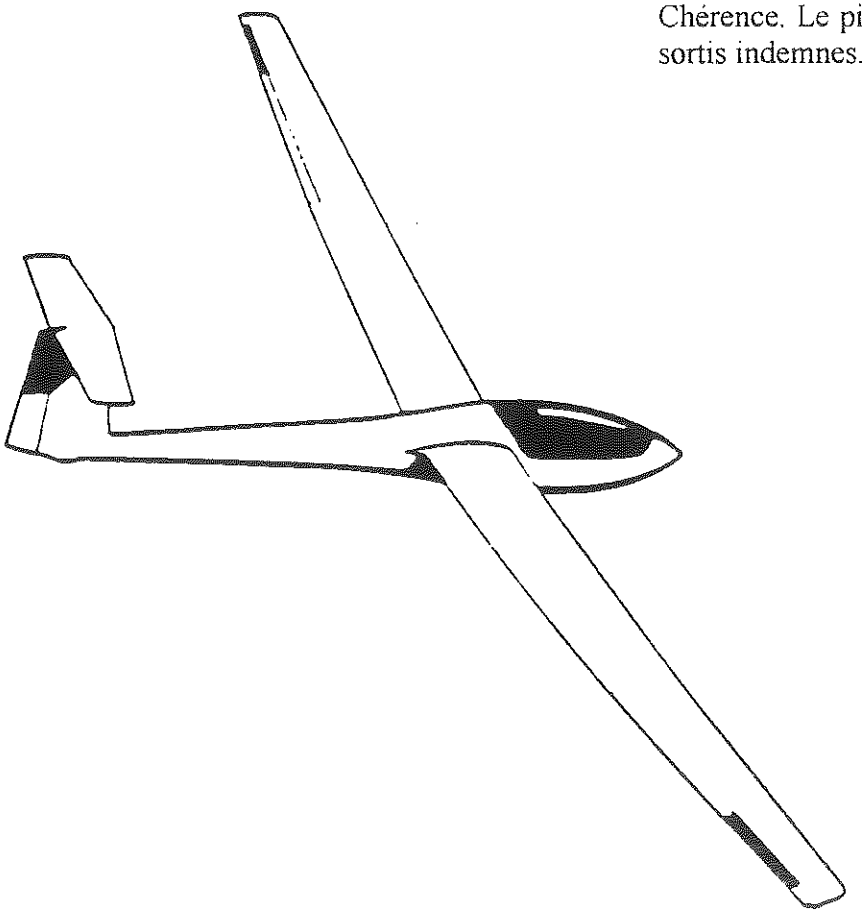
Les « grands anciens » du club s'accordent tous pour dater le premier challenge AAVO de 1975. Luc Gainnet en fut l'instigateur et le premier organisateur. Le vainqueur, Gérard Lombardi, se souvient qu'il l'a emporté grâce à sa victoire sur un aller et retour Vendôme-Chérence de 302 km qui lui permit d'obtenir son deuxième diamant.

Avec cinq autres pilotes de l'AAVO, Philippe Davesne, Philippe Arfeuille, Michel de La Burgade, Denise et Michel Cruette, il fait partie des fidèles participants à cette épreuve puisqu'ils n'en ont raté aucune.

En 1977, malgré un temps maussade, le challenge se déroule, mais non sans quelques problèmes. En effet, à l'Ascension, il a plu tout le temps et à la Pentecôte, sur vingt-trois planeurs partis, trois seulement arrivèrent sur le terrain, alors que dix-neuf s'étaient égayés dans la campagne et n'étaient pas rentrés au « port ».

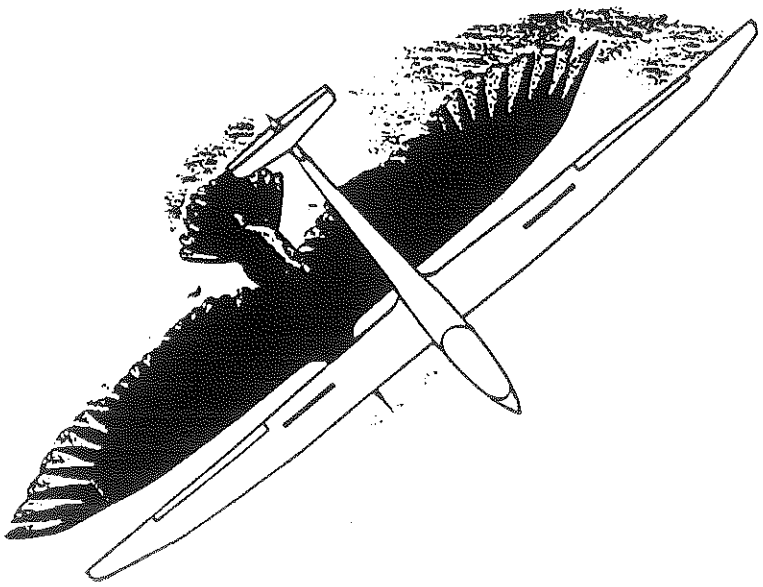
Quant au vingt-troisième planeur, il était perché sur un arbre dans la pente de Chérence. Le pilote et son planeur en sont sortis indemnes.

Philippe FOSSÉ



La bille et le variomètre

Il y a une trentaine d'années, les ailes des planeurs étaient fabriquées avec de la toile et du bois. Ces structures étaient très légères mais aussi fragiles. Aujourd'hui, les ailes des planeurs sont en résine mais les appareils n'en restent pas moins très légers.
On recherche toujours des formes présentant le moins de résistance à l'air pour limiter le taux de chute par rapport à l'air. C'est la qualité essentielle d'un planeur qu'on appelle aussi la « finesse ».
Il existe des planeurs monoplaces et des biplaces. Ces derniers servent en particulier à la formation des pilotes. En effet, ces biplaces sont équipés de doubles commandes mais, à la différence des voitures d'auto-école, les sièges sont placés l'un derrière l'autre et non côte à côte.
Le but du pilote de planeur est de maintenir son appareil en vol le plus longtemps possible. Il y a deux types principaux de vols :
- le vol de pente qui utilise le mouvement ascendant de l'air contre une falaise ou une montagne, lorsque le vent est dirigé face à cet obstacle. Le pilote longe en lacets la zone ascendante ;
- le vol thermique, le plus fréquent, qui utilise les ascendances créées par les échauffements solaires. Un champ de blé ensoleillé réchauffe l'air alors qu'une forêt retient la chaleur.



Les nuages sont eux-mêmes affectés par ces phénomènes et le pilote du planeur les examinera pour repérer les ascendants, sous les cumulus en particulier.
Il se dirigera vers ces zones et s'il trouve l'air ascendant, il fera des cercles pour rester dans ces zones et tenter de s'enrouler le plus possible autour de la zone active du « thermique ».

« Faire une vache »
Sur le planeur, le pilote dispose de trois instruments indispensables pour effectuer un vol :
- le variomètre, qui indique la modification de pression ;
- la « bille » qui indique l'équilibre du planeur par rapport à son mouvement, à l'instar de la « bulle » d'un niveau à eau ;
- l'altimètre qui donne les indications sur l'altitude du planeur par rapport au sol.
Monsieur Millo, qui a pratiqué avec passion le vol à voile et possède son brevet d'argent depuis 1959, se souvient du temps où l'on poussait à la main les planeurs jusqu'à l'avion chargé de les faire décoller - ou en bout de piste lorsque, faute d'avion tracteur, le lâcher se faisait à l'aide d'un treuil situé à l'autre extrémité du terrain.
Il faut compter une dizaine d'heures en double commande avant un premier lâcher, réalisé par temps calme. L'avion-remorqueur s'élève à 300 mètres d'altitude, puis lâche le planeur auquel il ne faut que quelques minutes pour redescendre. Lorsqu'on atterrit dans un champ, et non sur le terrain d'atterrissage, on appelle ça « faire une vache ».

Françoise BERNARD
avec le témoignage de Robert MILLO

PROMENADES DANS LA ROCHE

NUMERO 5 - JANVIER 1996

Revue éditée par la municipalité de La Roche-Guyon

Comité de rédaction :
Françoise BERNARD - Eric COLLARD - Jean-Marie COURGEON
Thierry DELAHAYE - Philippe FOSSÉ
Clarisse PRAULT - Alain QUENNEVILLE

Secrétariat de rédaction :
Françoise COLLARD - Christine FORGE - Anne-Elisabeth WEGEL

Couverture : Francis CASSOU

Certains textes et illustrations publiés dans ce numéro
sont extraits de livres ou de revues.
Reproduction interdite sans accord écrit du propriétaire des droits.

Mairie de La Roche-Guyon
34 79 70 55